

Octobre 1976
XXIX^e année
2,80 francs
français



Le **Courrier** Une fenêtre ouverte sur le monde

VERS UN NOUVEL ORDRE ÉCONOMIQUE MONDIAL





TRESORS
DE L'ART
MONDIAL

113

Ethiopie

La fille aux yeux clos

Axoum, ancienne capitale de l'Éthiopie, demeure, de nos jours encore, un centre spirituel et culturel. C'est dans cette ville que l'on a découvert cette étonnante tête de terre cuite (4^e - 7^e siècle de notre ère). Conservée au Musée national d'Addis Abeba, elle mesure 13 cm de hauteur. L'habileté des artistes d'Axoum s'exprime dans la finesse et la grâce qu'ils ont su conférer à un objet d'usage quotidien : cette tête aux yeux clos faisait office de couvercle de jarre.

Photo © Luc Joubert, Paris

PUBLIÉ EN 15 LANGUES

Français	Arabe	Persan
Anglais	Japonais	Hébreu
Espagnol	Italien	Néerlandais
Russe	Hindi	Portugais
Allemand	Tamoul	Turc

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

ABONNEMENT ANNUEL : 28 francs fran-
çais. Envoyer les souscriptions par mandat
C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco,
place de Fontenoy, 75700 Paris.

Reliure pour une année : 24 francs

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'il sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteurs en chef adjoints :
René Caloz
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Édition russe : Victor Goliachkov (Paris)
Édition allemande : Werner Merkli (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Édition hindie : Krishna Gopal (Delhi)
Édition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Édition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)
Édition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Édition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Édition turque : Mefra Telci (Istanbul)

Rédacteurs :
Édition française : Philippe Ouannès
Édition anglaise : Roy Malkin
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Illustration : Anne-Marie Maillard †

Documentation : Christiane Boucher

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

ISSN 0304-310 X
N° 10-1976 MC 76-3-325

Page

-
- 4. VERS UN NOUVEL ORDRE ECONOMIQUE MONDIAL**
« Une plus juste place au soleil pour les nations nouvelles »
par Trygve Bratteli
-
- 9** « Pour reconstruire le système mondial
ne faut-il pas d'abord le détruire ? »
par Samir Amin
-
- 13 ARSENIC ET VIEILLE VAISSELLE**
Y a-t-il eu un âge du cuivre avant l'âge du bronze ?
par Issa R. Selimkhanov
-
- 17 BRANCUSI**
Un sculpteur à la recherche de l'absolu
par Barbou Brezianu
-
- 23 RENE MAHEU**
La coopération internationale
et la lutte pour le développement
par Paulo E. de Berrêdo Carneiro
-
- 24 LA CIVILISATION DE L'UNIVERSEL**
par René Maheu
-
- 31 UN CENTRE CULTUREL INTERNATIONAL
AUX PORTES DE LA BOURGOGNE**
par Philippe Ouannès
-
- 33 NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT**
-
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**
-
- 2 TRESORS DE L'ART MONDIAL**
ETHIOPIE : La fille aux yeux clos
-



Nos couvertures

Une table ronde internationale a été organisée par l'Unesco en juin dernier à Paris sur la coopération intellectuelle et culturelle dans la recherche d'un nouvel ordre économique mondial. Des points de vue exposés à cette occasion font l'objet de deux articles publiés dans ce numéro (pages 4 et 9).

Photo © Butina Cedomir, *Split*, Yougoslavie
Présentation graphique Jean-Pierre Tran, Paris

Notre couverture de dos : *l'Oiseau dans l'espace* est une œuvre réalisée en 1919 par le grand sculpteur roumain Brancusi. Il a joué un rôle prépondérant dans l'essor de l'art moderne par sa recherche de la simplicité et de la forme pure (voir page 17).

Photo © tirée de Brancusi par I. Jianou, Arted, Paris 1963

VERS UN NOUVEL ORDRE ECONOMIQUE MONDIAL

Photo Mario Kaplan © Parimage, Paris

A quelque 80 km de Nairobi (Kenya), la station de télécommunications de Longonot dresse ses bâtiments ultra-modernes et ses antennes vers le ciel. Elle relaie par satellites une partie des communications internationales de l'Afrique orientale.



« une plus juste place au soleil pour les nations nouvelles »

par Trygve Bratteli

LA plupart des gens sont d'avis que les inégalités économiques et sociales qui règnent dans le monde creusent entre les peuples un fossé et que c'est là une situation intolérable et inacceptable. Et nombreux sont ceux qui estiment qu'une répartition plus équitable des charges et des profits doit constituer la caractéristique principale d'un ordre mondial nouveau et meilleur.

D'emblée, nous nous heurtons ici à des divergences et des conflits d'intérêts qui ont talonné l'humanité à travers toute son histoire. Pourquoi les conditions économiques et les niveaux de développement diffèrent-ils à un tel point d'un pays à l'autre ?

Quels ont été les facteurs et les motivations qui ont présidé au développement des régions du monde qui, ayant atteint un haut degré de prospérité, bénéficient désormais à la fois des avantages du progrès scientifique et technique, d'une productivité élevée et de hauts niveaux de revenu par tête d'habitant ? Quels sont, au contraire, les facteurs qui ont retardé l'évolution dans d'autres régions, où l'on se trouve, à des degrés divers, aux prises avec des méthodes de production primitives et des niveaux de revenus extrêmement bas — ces régions où des centaines de millions d'êtres humains végètent au-dessous du niveau minimum de subsistance ?

Cela n'avance à rien de postuler que certaines nations sont riches parce qu'elles ont dévalisé les pays pauvres ou que les nations pauvres restent indigentes parce que les pays riches leur enlèvent le peu qu'elles possèdent.

Il est fondamental de bien se rendre compte que les choses sont, en réalité, beaucoup plus complexes. Parmi les différents pays du monde, il s'en trouve à tous les niveaux du développement économique, des pays les plus pauvres aux pays industriels les plus riches, situés au sommet de l'échelle.

Mais de plus et surtout, il est un fait qu'on ne peut ignorer : c'est qu'à quelque niveau qu'il se situe, chaque

TRYGVE BRATTELI, ancien premier ministre de Norvège (1973-1976), est président du Parti travailliste norvégien depuis 1965. Nous présentons ici des extraits de son intervention lors de la Table ronde, organisée à l'Unesco, sur la coopération culturelle et intellectuelle et le nouvel ordre économique international (juin 1976).

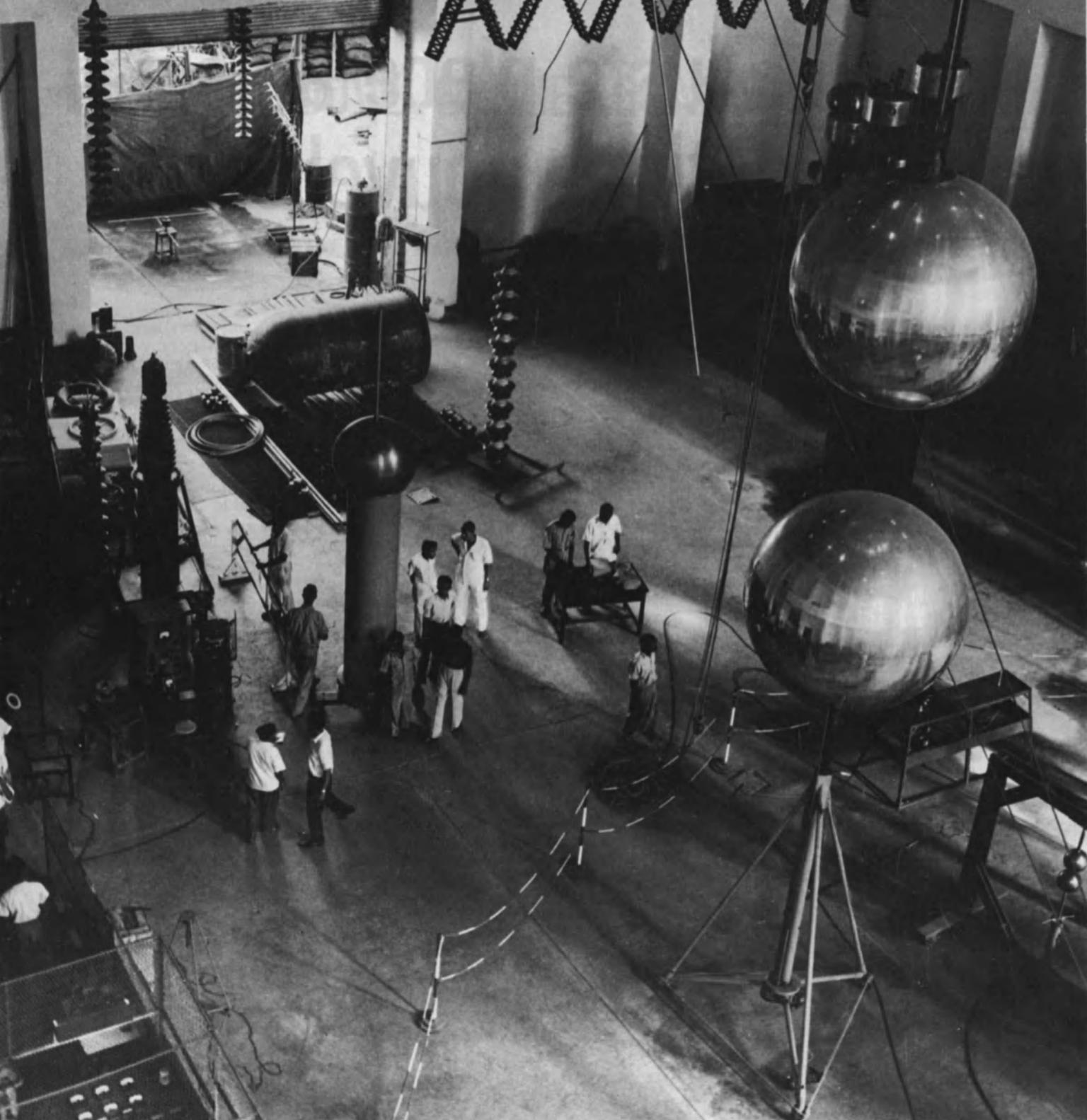


Photo Snowdon © Parmage, Paris

Le laboratoire expérimental sur l'électricité à haut voltage à l'Indian Institute of Science de Bangalore, Etat de Mysore, est l'un des grands centres de recherche scientifique édifîés dans ce pays au cours des vingt dernières années.

► pays est lui-même intérieurement divisé par le large fossé qui sépare les riches des pauvres. Il en est ainsi aussi bien, et même davantage, dans les pays pauvres que dans les pays riches. En effet, dans les pays pauvres, le fossé qui sépare la multitude des miséreux de la poignée de gens qui sont riches est, sans doute, plus profond et, partant, sa présence plus irritante que dans bien des pays industriels riches.

Dans le tiers monde, il est possible à de petits groupes fermés de personnes de vivre dans des conditions

de luxe qui défient toute comparaison avec des situations similaires dans les pays industriels modernes. Le capitaliste moderne est plus enclin à s'intéresser aux entreprises industrielles, aux affaires et à des placements sûrs qu'à acquérir des résidences somptueuses et à vivre dans un luxe ostentatoire.

Tous les pays — qu'ils soient riches ou pauvres — sont tributaires, pour pouvoir continuer à se développer, d'un accroissement des échanges internationaux de biens et de services. Pour chacun d'eux et de plus en plus,

c'est par des contacts étroits avec l'économie mondiale qu'ils parviendront à concrétiser les chances qui s'offriront à eux.

Un exemple parmi d'autres expliquera ce que j'entends par là. Il y a 150 ans à peine, la Norvège était un pays où l'on vivait dans des conditions de pauvreté abjecte moyennant un travail humain harassant, avec un taux de mortalité infantile élevé et une espérance de vie très brève. A l'heure actuelle, la Norvège avec ses quatre millions d'habitants est, du point de vue économique, en termes relatifs

l'une des dix nations qui se trouvent « en tête du peloton », avec un taux de mortalité infantile très bas et la plus longue espérance de vie du monde entier.

Son haut niveau d'activité économique a été intégré à l'économie mondiale dans une mesure telle qu'à l'heure actuelle, nous vendons la moitié de nos produits hors des frontières de notre pays et que nous en importons des quantités correspondantes.

En me fondant sur cette expérience historique, je ne puis guère accorder foi à la doctrine qui prétend que la voie de la prospérité, pour les pays pauvres, consiste à relâcher leurs liens avec l'économie mondiale. Pour les pays pauvres comme pour les autres, le progrès et la prospérité sont tributaires d'une répartition équitable du travail et de l'échange de biens et de services entre toutes les nations. Par ailleurs, jamais je n'ai entendu un représentant d'un pays pauvre soutenir la thèse selon laquelle pour assurer leur salut, il faut laisser ces pays livrés à eux-mêmes du point de vue économique, chacun d'eux étant, si j'ose m'exprimer ainsi, abandonné seul dans son arrière-cour.

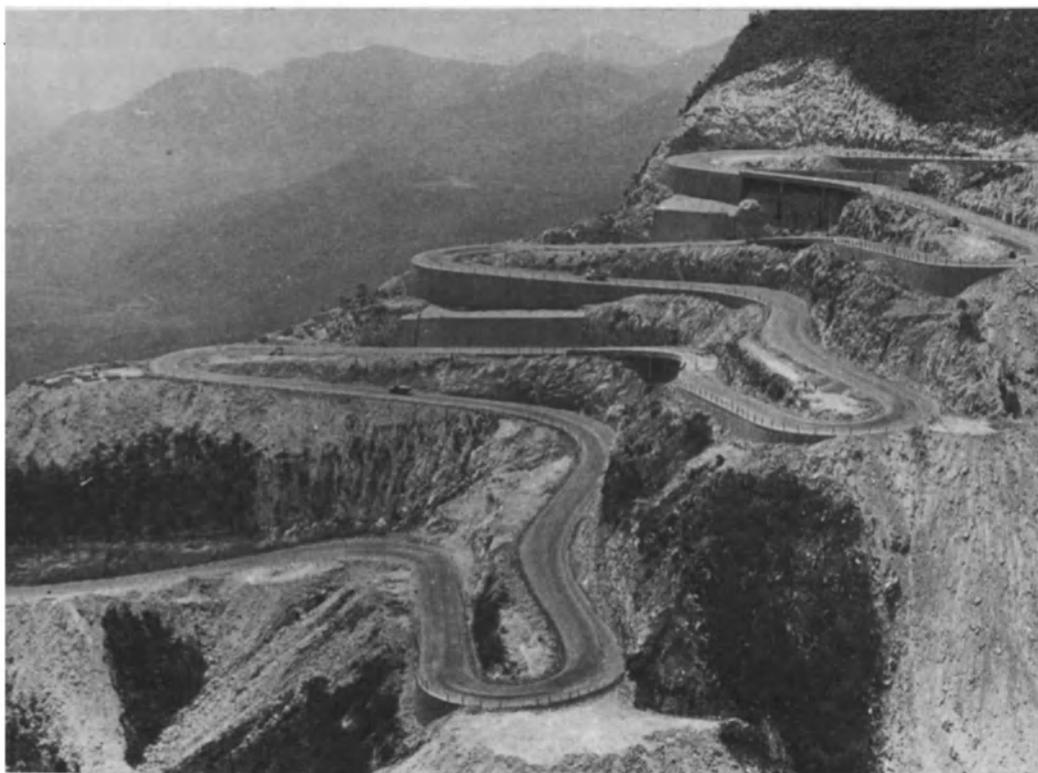
Bien au contraire, tous sont désireux d'établir de larges contacts avec les pays du monde entier, tant proches que lointains. Dans ces conditions, le problème principal consiste à offrir à des pays se trouvant à des niveaux très divers de développement économique des possibilités et des conditions convenables d'échanges entre eux de biens et de services.

Une stratégie pour l'instauration d'un nouvel ordre économique international doit consister en deux parties, également nécessaires l'une et l'autre. Nous devons nous efforcer de mieux comprendre comment s'exerce réellement l'action des forces économiques et pourquoi les profits provenant de l'échange des ressources et les interactions entre les différentes nations ont conduit aux résultats que nous avons été en mesure de constater jusqu'ici.

Nous devons nous mettre d'accord sur des dispositions communes propres à permettre au système économique mondial de fonctionner d'une façon satisfaisante et profitable pour les nations nouvelles qui cherchent actuellement à s'assurer une plus juste place au soleil au sein de ce système. Nous devons poursuivre cette tâche sans nous laisser arrêter par l'idée que certaines nations doivent nécessairement être perdantes pour que d'autres puissent bénéficier d'avantages économiques.

La dépendance réciproque entre les nations en général et entre les groupes régionaux de pays va croissant. Les pays industriels riches ne sauraient vivre en sécurité, à l'abri des conséquences politiques et sociales des conditions de vie inhumaines qui sont le lot des grandes masses défavorisées de la population du globe. Et

Photo Jan Kopec © Parimage, Paris



Construite sur les flancs escarpés des monts Chala, en Angola, cette route relie le port de Mossamedes à l'intérieur du pays.

Photo Alan Clifton © Parimage, Paris



D'une architecture moderne d'une extrême sobriété, le nouveau centre culturel de Manille, aux Philippines, réunira expositions et manifestations culturelles des différents groupes ethniques qui constituent la société de ce pays.

► ces masses ne sauraient échapper à leur état d'indigence et accéder à l'indépendance économique sans l'appui des pays qui ont progressé dans l'acquisition des connaissances et du savoir-faire techniques.

Toutefois les effets de cette interdépendance entre le groupe des pays en développement et celui des pays industrialisés ne s'exercent pas de la même manière dans les deux sens. Il existe un déséquilibre aux dépens des pays en développement qui, de ce fait, sont désavantagés aussi bien pour ce qui est de l'équilibre entre les intérêts des parties dans les questions internationales que dans le cadre du système compétitif que constitue l'économie internationale.

Ce défaut de réciprocité est dû à la fois à des circonstances qui se traduisent par un état d'instabilité grave dans le monde économique et à l'absence de toute base solide sur laquelle puisse se fonder une planification à long terme des relations économiques internationales.

En ce qui concerne les pays en développement, une planification économique adaptée à la satisfaction des besoins nationaux est une condition indispensable pour qu'ils puissent réaliser des progrès. Or, une telle planification doit pouvoir être fondée, dans une certaine mesure tout au moins, sur le système de développement de l'économie mondiale et sur les avantages qu'une coopération dans le cadre de ce système est susceptible de procurer aux pays en cause.

Bien qu'à la base ce système repose sur l'exploitation par chacun de ses propres ressources et sur la meilleure manière de les utiliser dans le cadre d'une économie globale, il est indispensable que ce processus aboutisse à une répartition des revenus entre les nations qui soit politiquement acceptable pour tous.

Les efforts visant à réaliser un meilleur équilibre des échanges doivent tenir compte de certaines caractéristiques fondamentales du commerce mondial qui tendent à rendre la situation des pays en développement extrêmement vulnérable. Les trois quarts de leurs échanges avec l'étranger se font avec les pays occidentaux à économie de marché.

A elle seule, l'Europe occidentale absorbe 40 % des exportations des pays en développement. Le quatrième quart des échanges de ces derniers est presque totalement constitué par les transactions qu'ils font entre eux. Les pays de l'Est ne représentent qu'un facteur négligeable dans les relations économiques des pays en développement avec le reste du monde.

De ce fait, les pays occidentaux, et tout particulièrement ceux de l'Europe occidentale, encourent une grave responsabilité à l'égard des pays en développement.

Par ailleurs, les trois quarts du

commerce extérieur des pays occidentaux industrialisés sont constitués par les échanges qu'ils effectuent entre eux et environ 20 % seulement de leurs exportations sont dirigées vers les pays en développement.

En tant que groupe, les pays en développement sont exclusivement importateurs de produits alimentaires. En somme, leur ravitaillement est assuré par les excédents des pays occidentaux industrialisés. Or, pour certains pays en développement, l'importation de céréales en provenance de l'Occident revêt une importance vitale pour nourrir leur population. Un tel état de choses apparaît déraisonnable si l'on songe au potentiel de cultures agricoles inexploitées qui existe dans les pays en développement.

Les exportations de ces pays consistent essentiellement en matières premières, dont l'extraction s'effectue dans des conditions instables tant du point de vue des prix que de celui de la rentabilité. Mais les pays en développement ne représentent pas un élément dominant dans le commerce mondial des matières premières.

Les exportations des pays industrialisés, dans ce domaine, représentent à peu près le double de celles des pays en développement et la majeure partie du commerce de ces produits s'effectue entre les pays occidentaux industrialisés eux-mêmes.

La production des pays en développement dans ce domaine est purement marginale et ils sont de plus extrêmement vulnérables à cet égard en période de récession. En dehors des ressources énergétiques, les pays industrialisés pourvoient eux-mêmes à 85-90 % de leurs besoins de matières premières.

Il est donc inexact de représenter les pays en développement comme des producteurs de matières premières alors que les pays industrialisés seraient les fournisseurs de produits manufacturés. Certaines régions parmi les plus pauvres et les plus peuplées du globe sont précisément dépourvues à la fois de ressources énergétiques et de matières premières.

Aussi, l'établissement de prix élevés pour les matières premières ne saurait-il en aucune manière constituer la bonne solution pour éliminer la pauvreté dans le tiers monde. Pour certains des pays en développement les plus pauvres, des prix élevés pour les ressources énergétiques et les matières premières représentent une pure et simple catastrophe, ainsi qu'on a pu le constater au cours de ces dernières années, alors que, pour certains d'entre les pays industrialisés les plus riches, ces prix élevés se traduisent par des bénéfices accrus.

L'existence d'un système raisonnable et sûr de fourniture d'énergie et de matières premières répondrait

à un besoin légitime commun à tous les pays. Les schémas commerciaux traditionnels ne permettent en aucune manière de tenir compte à la fois des intérêts hautement différenciés et si dissemblables des pays en développement et des pays industrialisés dès lors que les uns et les autres se lancent dans l'édification d'une économie mondiale.

Il y va de notre intérêt à tous de préserver le caractère multilatéral du commerce mondial et de faire en sorte qu'il continue à être un système d'échanges ouvert et accessible à tous. Mais ce système doit être relié plus solidement aux tâches plus fondamentales et plus amples dont tous les pays du monde doivent s'acquitter dans le cadre de leur politique économique respective.

Il n'est pas possible de créer un système capable de résoudre automatiquement tous les problèmes à venir. Les solutions ne sont jamais valides que pour un temps. Aussi, l'une des caractéristiques importantes du nouvel ordre économique devrait-elle consister dans la conclusion d'arrangements propres à permettre aux différents pays du monde de résoudre leurs problèmes à la faveur de mesures prises en commun selon les circonstances.

Certains objecteront qu'une telle forme de coopération continue et durable entre les Etats tendra à altérer le caractère de ce qui a été considéré jusqu'ici dans les échanges internationaux comme un système d'économie de marché.

Néanmoins, à défaut de mesures communes et durables de ce genre, il existe un danger réel de voir se constituer des systèmes d'échanges dans lesquels il n'y aura plus place ni pour un libéralisme commercial, ni pour un système bien conçu permettant d'assurer la régulation des marchés et des approvisionnements.

C'est pourquoi il nous faut persévérer dans nos efforts en vue de la mise en place d'un programme international pour les matières premières et des mesures financières qui s'y rapportent.

Trygve Bratteli



Photo Snowdon © Parimage, Paris

2



1 LA JUNGLE DE L'OR NOIR. Les besoins croissants du monde industrialisé poussent les hommes à rechercher les ressources naturelles de notre planète de plus en plus loin : déserts, haute mer ou, comme ici, jungle amazonienne. C'est en 1971 que, au Pérou, les études géologiques aboutirent au forage du premier puits de pétrole, au cœur de l'immense forêt amazonienne. L'hélicoptère (photo 1) est le moyen de communication le plus commode au-dessus de cette mer de feuillages. Soudain, une clairière (2) où se dresse, tel un arbre de métal, un poste de forage noyé dans cette immensité de verdure (3) et où des hommes (4) pompent du pétrole, cette précieuse sève des roches, sous les racines de la jungle d'Amazonie.

Photos Diego Goldberg © Parimage, Paris



3



4

VERS UN NOUVEL ORDRE ECONOMIQUE MONDIAL

« pour reconstruire le système mondial ne faut-il pas d'abord le détruire ? » *par Samir Amin*

SAMIR AMIN, économiste égyptien de réputation internationale, dirige l'Institut africain de développement économique et de planification à Dakar (Sénégal). Auteur de nombreux ouvrages sur les problèmes économiques du tiers monde, il a présenté à la Table ronde sur la coopération culturelle et intellectuelle et le nouvel ordre économique international (juin 1976) tenue à l'Unesco, une communication dont nous publions ici l'essentiel.

Si nous examinons les étapes du combat pour un autre ordre économique, à la fois national et international, nous nous rendons compte que ce combat n'est pas une chose tout à fait nouvelle, qu'il y a maintenant au moins vingt ans qu'il a été engagé par les pays du tiers monde ; néanmoins, il faut le reconnaître, c'est seulement au cours des dernières années que le thème même du nouvel ordre économique international a pris l'ampleur que nous lui connaissons et est presque devenu à la mode.

Les pays du tiers monde, particulièrement ceux d'Asie et d'Afrique, ont d'abord lutté pour leur indépendance politique. Après la deuxième Guerre mondiale, les vieilles formes de dépendance politique coloniale n'ont pas été liquidées sans une longue série de luttes politiques, et souvent une lutte



Oswaldo Guayasamin : femme en pleurs

Réunies en juin 1976 à l'Unesco à Paris, plus de trente personnalités de réputation internationale ont participé à une Table ronde sur la coopération culturelle et intellectuelle et le nouvel ordre économique mondial. Au cours de cette réunion, le peintre équatorien Oswaldo Guayasamin a offert une de ses œuvres *Femme en pleurs* (ci-dessus) au Directeur général de l'Unesco. Cette œuvre sera vendue aux enchères avec les dons d'autres grands artistes. Elle a été exposée lors d'une Semaine mondiale, organisée par l'Unesco en septembre 1976, à Venise, pour contribuer à la sauvegarde de la cité. Au cours de la cérémonie, Guayasamin a insisté sur la solidarité dont devait faire preuve l'artiste dans le monde contemporain, déclarant notamment : « Nous apercevons déjà dans la culture de l'Amérique latine, quelques cicatrices moins visibles mais semblables à celles de Bonampak (Mexique) et de Machu Picchu (Pérou). Et l'Unesco, qui contribue à sauver toutes ces gigantesques créations de l'esprit humain, a déjà entrepris de préserver la personnalité de chacun de nos continents, de chacune de nos régions en péril. Et même si les trésors de l'art du passé témoignent durablement du génie créateur des hommes, cette campagne pour un nouvel ordre économique mondial me paraît encore plus humaine, elle qui, pour commencer, préserve la vie de cultures qui, demain, ne pourraient être sauvées si elles ne sont dès aujourd'hui conservées ».

On ne saurait pas en dire autant au niveau mondial. On ne peut guère parler d'interdépendance quand les relations sont aussi asymétriques qu'elles le sont et, dans ce cas, il est préférable de parler de dépendance.

C'est seulement dans une deuxième phase que, progressivement, les Etats du tiers monde ont compris que l'indépendance politique était finalement d'un contenu très pauvre si elle n'aboutissait pas à une indépendance économique qui restait à conquérir, tout autant que l'indépendance politique avait été conquise. Elle ne viendrait pas d'elle-même, ne proviendrait pas d'une stratégie de développement fondée exclusivement ou quasi exclusivement sur la division internationale du travail où la croissance et le développement internes qui sont des sous-produits du développement du système mondial et, par conséquent, des sous-produits du développement des centres les plus développés, avec seulement quelques interventions par-ci par-là pour des ajustements mineurs.

Or, si je ne me trompe, c'est à partir du Sommet des Non-alignés de Lous-saka en 1970, certainement à partir du Sommet des Non-alignés d'Alger en 1973, que l'idée qu'une bataille devait être livrée, pour conquérir l'indépendance économique comme une bataille avait été livrée pour obtenir l'indépendance politique, est devenue le thème des Non-alignés et par là même des soixante-dix-sept pays en voie de développement.

L'ordre économique international nouveau qui commençait à devenir l'objet des revendications du tiers monde comportait essentiellement deux idées.

L'une était que les producteurs de matières premières devaient s'organiser. Il fallait créer des associations de producteurs en prenant en considération les situations diverses dans lesquelles ceux-ci se trouvaient et la position particulière de chacune des matières premières dans le marché mondial.

Ces associations pourraient être plus ou moins fortes et imposeraient une révision des termes de l'échange, ainsi qu'un relèvement réel et substantiel des prix des matières premières, à partir de quoi les conditions seraient créées pour une politique de stabilisation qui ne soit pas la stabilisation de la misère et de l'exploitation, pour un dialogue qui ne soit pas une farce mais un dialogue véritable, c'est-à-dire un dialogue entre partenaires ayant des intérêts divergents mais qui savent qu'ils peuvent rechercher un compromis véritable au lieu de vouloir imposer un point de vue exclusif.

La deuxième idée que les Non-alignés ont mis en avant, dès cette époque, était celle que, pour engager cette bataille et obtenir des résultats, la solidarité entre pays du tiers monde était nécessaire. L'idée de créer un fonds de solidarité permettant aux associations de producteurs d'engager la bataille et réduire les

armée. Pendant une vingtaine d'années, par conséquent, les pays d'Asie et d'Afrique ont été principalement occupés, par ce combat pour l'indépendance politique et par les actions à mener solidairement pour aider ceux d'entre eux qui ne l'avaient pas encore obtenue.

Le mouvement des Non-alignés créé à la suite de la grande Conférence historique de Bandoung, au milieu des années 50, s'est préoccupé exclusivement pendant une dizaine d'années des grandes questions de l'indépendance politique des pays du tiers monde, des questions du Sud-Est asiatique, de la guerre du Viêt-nam, des questions de la Palestine, de l'apartheid, de la guerre coloniale portugaise, de l'isolement dans lequel certaines puissances voulaient placer Cuba. Tel a été le thème quasi exclusif des préoccupations des Etats qui constituaient la collectivité du tiers monde.

Sur le plan économique, les mouvements de libération nationale, et par

conséquent les Gouvernements issus des indépendances, n'avaient pas une vision novatrice des choses. Ils estimaient que les stratégies de développement qui avaient été déployées à l'époque coloniale, pouvaient être plus ou moins poursuivies moyennant quelques ajustements mineurs, que l'intégration des nouveaux Etats dans la division internationale du travail et dans l'économie mondiale, présentait en soi tellement d'avantages qu'il ne pouvait pas être question de la remettre en cause.

Ils pensaient que l'indépendance nationale permettrait, entraînerait presque automatiquement, une indépendance politico-économique, qui était la condition d'une véritable interdépendance, même s'il ne s'agissait que d'une interdépendance entre inégaux. A l'intérieur de l'Europe il y a des pays inégaux, non seulement par leur niveau de développement, mais aussi par leur taille, mais l'on peut tout de même parler d'interdépendance à leur sujet.

pressions extérieures des pays développés sur les pays sous-développés qui seraient plus avancés dans cette voie, est née de cette constatation.

Chacun sait maintenant que l'une de ces associations, l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole) existait depuis le début des années 60, mais ce n'est qu'en 1970 et plus encore en 1973 qu'elle a été à même d'utiliser à la fois une conjoncture économique et politique favorable pour imposer un relèvement du prix de l'énergie.

Jusque-là on n'avait pas compris en Occident, dans les pays développés, que les objectifs de bataille pour l'indépendance économique dépassaient les vœux pieux, les conférences, les chartes vagues et les bonnes intentions.

Néanmoins tout a été mis en œuvre par le système mondial et par les pays développés pour désamorcer le danger d'une véritable lutte pour l'indépendance économique. A l'idée de cette organisation des pays du tiers monde et de la création de fonds de solidarité pour soutenir les batailles, on a progressivement substitué de belles idées tout à fait anodines, de nature à ne rien changer dans l'ordre économique, mais au contraire à renforcer le statu quo et à placer moralement les pays victimes de ce statu quo dans la position curieuse d'agresseurs s'ils venaient à remettre en cause, unilatéralement, quelques éléments.

On a donc remplacé progressivement l'idée d'un relèvement unilatéral des prix et de négociations qui seraient menées par ces associations de producteurs à partir de positions renforcées par celle d'un dialogue continu entre producteurs et consommateurs, de fonds de stabilisation, etc. Et pourtant, dans ce projet de résolution si édulcoré de la Conférence des Non-alignés tenue à Dakar en février 1975, comme lors de la Conférence de Manille qui a précédé de peu la session, à Nairobi, de la Conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement, aucune des propositions du tiers monde n'a été retenue. C'est tout de même curieux !

Car d'un autre côté, dans les pays développés eux-mêmes, on parle de plus en plus des méfaits et des dangers de l'énorme gaspillage de matières premières qui est commis à l'échelle planétaire, d'une prise de conscience du prix de la croissance économique telle qu'elle a été envisagée jusqu'à présent, du prix qu'elle représente non seulement pour les peuples des pays développés eux-mêmes (en termes de qualité de la vie, de dégradation, de pollution, etc.), mais également pour les victimes de ce même développement, les peuples des pays sous-développés qui, depuis trois siècles subissent la hausse des prix qui leur est imposée, entre autres, par l'obligation où ils sont de donner gratuitement, ou presque, les richesses de la planète, sans que l'on



Photo © Fulvio Roiter, Venise

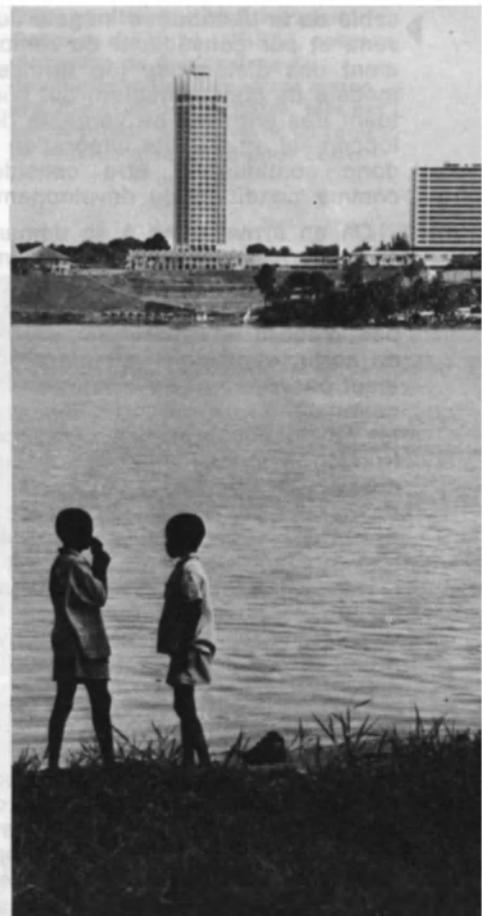


Photo © Fotogram, Paris

Le nouvel ordre économique mondial doit offrir aux enfants des villages et des villes du tiers monde la perspective d'un avenir de justice et de dignité.

se préoccupe de leur avenir, ni même, évidemment, de l'avenir de l'humanité en général.

Doit-on en conclure que ce discours sur les craintes inspirées par le gaspillage des richesses de la planète est un discours sans importance, simplement démagogique, et que les institutions, les gouvernements, les forces en place dans les pays développés, lorsque les pays du tiers monde les invitent à accepter des changements qui, normalement vont dans le sens d'une meilleure utilisation des ressources de la planète, ne sont pas capables d'envisager la moindre concession ?

Je crois qu'une chose comme le relèvement du prix du pétrole aurait dû être saluée par l'ensemble des pays développés s'ils étaient logiques avec eux-mêmes et s'ils voulaient vraiment préserver les ressources de la planète ; qu'elle aurait dû être soutenue et approuvée par les pays développés. Jusqu'à présent, je crois qu'elle l'est fort peu et toutes les possibilités existantes de briser l'association des producteurs de pétrole sont exploitées et continueront de l'être, ce qui nous montre bien qu'il s'agit effectivement d'une bataille.

Mais au fur et à mesure que l'on s'est aperçu que la bataille engagée ne donnait à peu près aucun résultat, sauf là où un groupe de pays en voie de développement parvenait unilatéralement à faire valoir ses vues, et que la lutte pour la transformation de l'ordre économique international révélait toutes les faiblesses du système et l'impossibilité d'obtenir une modification tant soit peu substantielle des termes de l'organisation internationale par le dialogue et la négociation, une autre idée progressait : l'idée que le tiers monde devait compter davantage et de plus en plus sur ses propres forces et, par conséquent, il fallait envisager une voie de développement qui s'inscrive dans un retrait plus ou moins marqué, ou tout au moins progressif, de la division internationale du travail si celle-ci devait continuer à être inégale, et donc si elle devait continuer à être le support d'une polarisation à l'échelle mondiale et d'une exploitation.

On peut se demander, effectivement, si l'intégration dans l'économie mondiale est vraiment nécessaire, en tous cas pour les peuples des pays du tiers monde, étant donné qu'elle repose sur une division du travail qui est respon-

sable de la distribution inégale du revenu et par conséquent du renforcement des distorsions (en termes de modèle de consommation) qui constituent des entraves au véritable développement, et si cette intégration doit donc continuer à être considérée comme condition du développement.

On en arrive donc à se demander si, pour reconstruire le système mondial — car un jour ou l'autre je crois qu'il faudra le reconstruire — il ne faut pas d'abord le détruire, c'est-à-dire en sortir, et si ce n'est pas précisément par le retrait de la division internationale du travail que l'on créera les conditions objectives de la reconstruction éventuelle d'une meilleure division internationale du travail qui mette en valeur les potentialités effectives des peuples. Le fait est que les ressources de la planète ne sont pas distribuées d'une manière absolument homogène et que, par conséquent, il y aura intérêt à édifier un nouveau système mondial.

Mais cette sortie éventuelle du système mondial n'est qu'une contrainte, un pis aller, une triste obligation. Est-elle motivée par un nationalisme culturel quelconque, et sa justification doit-elle être recherchée en termes de modèles spécifiques de développement, de préservation et de développement d'une culture nationale avec ses particularités... ?

Les circonstances sont telles que généralement, lorsqu'une stratégie de développement est adoptée sur le plan économique, elle s'accompagne d'un discours idéologique et politique, qui n'est pas en contradiction avec elle. C'est pour cela que je ne suis pas choqué, personnellement, de voir qu'un certain nationalisme accompagne cette stratégie de retrait du système mondial.

Il y a différents modèles de développement et tous les modèles ont une vocation universelle : que ce soit le modèle capitaliste, celui dans lequel la plupart de nos pays vivent effectivement et qui s'est constitué et s'est imposé dans l'ensemble de la planète à travers un processus historique assez long, puisqu'il a commencé il y a trois siècles pour beaucoup de peuples, mais qui s'est renforcé considérablement aux 19^e et 20^e siècles, que ce soit le modèle tiré de l'expérience de l'Europe orientale, notamment de l'Union Soviétique, ou encore celui tiré de l'expérience actuelle de l'Asie orientale, de la Chine, du Viêt-nam, du Cambodge — tous ont une certaine vocation universelle.

Le capitalisme a créé un système mondial, et l'on peut envisager de le prolonger, de se développer dans sa ligne et dans la logique même de son développement, ou de s'en écarter. On ne peut pas effacer l'histoire.

On ne peut donc pas ignorer aujourd'hui que tout modèle d'organisation d'une société quel que soit son niveau de développement, présuppose, à court ou à long terme, des objectifs



Photo V. Choustov © APN, Moscou

Edifié sur le cours de l'Euphrate (Irak), ce barrage permettra d'irriguer de nouvelles terres. Il produira aussi l'électricité indispensable à l'industrialisation du pays.

de développement technique, de production de consommation, de mise à la disposition de l'humanité de biens matériels possibles et d'organisation sociale, qui ont nécessairement une vocation universelle.

Les idéologies qui accompagnent ces modèles de vocation sont universalistes. Elles ont sans doute des points de convergence, ne serait-ce que parce que cette histoire existe et qu'à un certain niveau de développement des forces productives existent. Mais elles ont aussi beaucoup de points de divergence, encore plus marqués sans doute. Si la science est universelle, la technique, qui est seulement une mise en œuvre de la science dans un cadre social, est probablement moins universelle qu'elle n'apparaît.

Le tiers monde, je veux dire par là l'ensemble de nos pays d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine, à l'exception des pays communistes, n'a pas produit de modèle particulier et je ne crois pas qu'il soit capable dans ce sens d'en produire un, parce qu'il est encore soumis, économiquement, aux lois du système de développement du système capitaliste mondial, même s'il les remet partiellement en question à travers l'ordre économique international. Je crois donc qu'il est inutile de nous demander si nous devons laisser ou non aux peuples la liberté de forger des modèles qui leur soient propres, car je pense que les peuples la prendront, cette liberté, s'il le veulent, ou ne la prendront pas.

La véritable question que nous devons nous poser est celle de savoir si, dans les modèles à vocation universelle qui nous sont proposés, il y en a qui sont de nature à respecter davantage la diversité dans un développement global. Car je crois que la diversité présente beaucoup d'avantages et que ces avantages ne sont pas seulement culturels, mais également économiques.

Y a-t-il, par conséquent, et dans quelles conditions, des modèles, des idéologies qui doivent nécessairement

être présentés comme ce qu'ils sont, c'est-à-dire comme ayant une vocation universelle, qui soient plus que d'autres de nature à préserver la diversité, et non à considérer celle-ci comme un obstacle au développement ?

Je crois que le système capitaliste, jusqu'à présent, a été extrêmement destructif et n'a pas vu dans la diversité un atout. Bien sûr qu'il a créé ! Il a créé d'immenses choses, il a créé un niveau de développement des forces productrices sans lequel, sans doute, rien d'autre ne serait pensable. Et il faut se demander si ce n'était pas là une étape de l'histoire, s'il n'a pas simplement créé des conditions pour faire autre chose et mieux et si, par conséquent, cette destruction des cultures qu'il opère n'est pas propre à ses lois les plus fondamentales.

Je ne crois pas que ce soit la machine en soi qu'il faille mettre en cause, mais bien les rapports sociaux qui, à travers certaines formes d'organisation sociale, de division du travail, etc., dictent un certain usage et une certaine soumission à la machine : ce n'est pas la technique en elle-même, ce sont les rapports sociaux au sein desquels les techniques sont appliquées, qu'il faut remettre en question.

Je ne peux m'empêcher de penser que tout discours sur la diversité culturelle est toujours très ambigu. Je me demande s'il est très positif comme cri de protestation contre la machine destructrice des cultures qu'a été et continue à être le système capitaliste et s'il n'est pas tout à fait insuffisant.

A mon avis, le système capitaliste ne peut être combattu réellement qu'en opposant à cette machine un modèle qui, tout en ayant une vocation universelle, soit effectivement de nature à respecter la diversité et à en faire un atout pour l'enrichissement des peuples. Alors, sans doute, les conditions seront créées pour une coopération culturelle et intellectuelle qui, en elle-même, ne peut être considérée que comme positive.

Samir Amin

ARSENIC ET VIEILLE VAISSELLE

Découverte près de Stavropol, Caucase du Nord (URSS), cette clochette de cuivre date du deuxième millénaire avant notre ère. De 7 cm de diamètre, elle est entièrement ouvragée et sa teneur en arsenic atteint 18 pour cent.

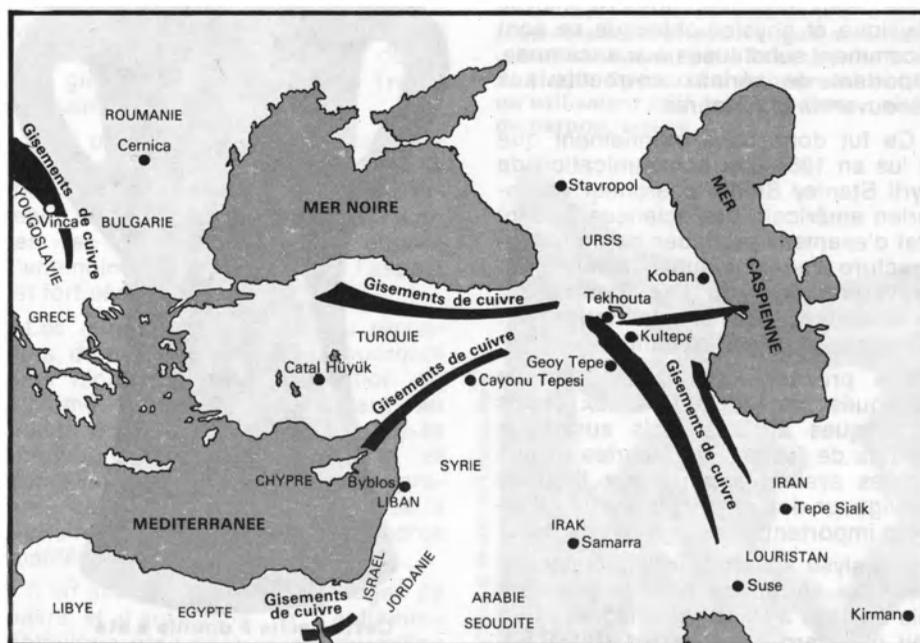
y a-t-il eu un âge du cuivre avant l'âge du bronze ?

par Issa R. Selimkhanov



Photo © APN, Moscou

ISSA R. SELIMKHANOV, chimiste soviétique de grand renom, est un spécialiste de l'histoire des métaux et de la métallurgie ancienne. Directeur du Laboratoire de technologie archéologique de l'Institut d'histoire, Académie des Sciences de l'Azerbaïdjan, il a publié de nombreux ouvrages et études sur les problèmes posés par les métaux anciens et leur datation.



Carte Courrier de l'Unesco

Localisation des gisements de cuivre (7000 à 4000 avant notre ère) à l'époque des premiers témoignages d'objets en cuivre. Il semble toutefois que, très loin de cette région, à Ban-chiang, en Thaïlande, on connaissait dès le IV^e millénaire avant notre ère l'alliage du cuivre et de l'étain, donc la métallurgie du bronze.

A tout moment, partout dans le monde, des archéologues découvrent des objets anciens faits de pierre, de lave, d'os, de bois, de différents minéraux ou métaux. Les objets métalliques revêtent un intérêt particulier puisqu'ils nous parviennent en bon état de conservation, bien qu'enfouis dans la terre depuis plus de 5 000 ans.

Je n'aborderai ici qu'un seul des problèmes que soulèvent ces objets métalliques anciens : y a-t-il bien eu un Age du cuivre, avant celui du bronze, comme on l'affirme dans nombre de travaux récents ?

La découverte du métal et le début de la métallurgie ont joué un rôle révolutionnaire dans l'évolution de l'humanité : l'homme a peu à peu troqué ses outils de pierre contre d'autres, en métal, dont il a su apprécier

► la supériorité. L'utilisation du métal est donc devenue un critère permettant de déterminer différentes étapes dans l'histoire et de diviser l'évolution de l'humanité en trois périodes : l'âge de la pierre, du bronze et du fer.

L'historien danois Christian Jurgensen Thomsen a le premier, dit-on, adopté cette division des « trois âges ». En fait, les penseurs de l'Antiquité avaient déjà séparés l'histoire de l'humanité en différents âges.



Tête de lance en cuivre arsénié découverte près de Stavropol, dans le Caucase ; elle date du deuxième millénaire avant notre ère.

Photo © APN, Moscou

Dès le 7^e siècle avant notre ère, le poète grec Hésiode parlait de cinq âges : d'or, d'argent, de bronze, l'âge « héroïque » et l'âge du fer. Dans l'*Illiade*, Homère mentionne l'âge du bronze.

Peu de temps avant notre ère, le poète latin Lucrèce dans son *De natura rerum* et, presque à la même époque, le Chinois Yuan Kang (dynastie des Han) divisaient l'histoire en trois âges : l'âge de la pierre (ou de l'os), du cuivre (ou du bronze) et du fer.

Mais quelles que soient les divisions adoptées, aucune n'établit une différence tranchée entre l'âge du bronze et celui du cuivre. Cela tient peut-être au fait que les auteurs de l'Antiquité désignaient cuivre et bronze par le même mot, persuadés qu'ils étaient par l'apparence qu'il s'agissait du même métal.

Soulignons que ce sont des chimistes et non des archéologues qui, les premiers, ont analysé la composition chimique des objets métalliques anciens, instaurant ainsi une étroite collaboration entre les deux disciplines.

On considère en général le chimiste allemand du 18^e siècle Martin Heinrich Klaproth comme le pionnier de l'analyse systématique des métaux anciens. Ces recherches poursuivies par des chimistes éminents comme le suédois Jöns Jakob Berzelius, les allemands Karl Fresenius et Justus Liebig, et le français Marcelin Berthelot, ont d'ailleurs montré qu'il s'agissait d'objets de cuivre et non de bronze.

C'est en 1876 que sur la base de ces données s'élabora la première théorie selon laquelle un âge du cuivre avait bel et bien existé, du moins dans certaines régions d'Europe. Un peu plus tard, Marcelin Berthelot analysait des objets provenant d'Egypte et affirmait que l'Egypte aussi avait connu l'âge du cuivre. Ainsi le « système des quatre âges » fut-il étendu à de nombreuses régions du monde ancien : âge de la pierre, du cuivre, du bronze et du fer.

La plupart des travaux s'appuient sur l'idée que les outils du début de l'âge du cuivre étaient confectionnés à partir de cuivre natif (c'est-à-dire trouvé à l'état pur), soumis à l'écroutissage. Le géochimiste soviétique Vladimir Ivanovitch Vernadski a émis de sérieuses réserves sur le fait que le premier métal utilisé par l'homme ait été le cuivre natif, sans toutefois en exclure la possibilité dans des régions riches en gisements de cuivre, comme aux abords du Lac Supérieur (Etats-Unis).

Menées en laboratoire, des recherches ultérieures rendirent de moins en moins plausible l'existence d'un âge du cuivre dans la plupart des régions. Au cours des années 1930, il devint même clair que les premières analyses chimiques, qui avaient fourni les bases d'une histoire de la technologie du métal, étaient pour une grande part erronées.

De nouvelles méthodes d'analyse physique et physico-chimique se sont récemment substituées aux anciennes, apportant de sérieux correctifs aux découvertes antérieures.

Ce fut donc sans étonnement que je lus en 1966 une communication de Cyril Stanley Smith, chercheur et historien américain des sciences, faisant état d'examen pratiqués sur la microstructure d'anciens outils de cuivre découverts autour du Lac Supérieur : ils n'avaient pas été fabriqués par écroutissage du cuivre natif.

Les procédés d'analyse spectrale appliqués non seulement aux objets métalliques anciens mais aussi aux résidus de fusion, aux scories et aux moules avaient apporté aux théories en vigueur des correctifs particulièrement importants.

L'analyse spectrale des métaux anciens fut entreprise pour la première fois en 1933 à Halle (Allemagne) et un peu plus tard à Léninegrad (U.R.S.S.). Mais l'analyse spectrale quantitative d'un métal ancien est le fait du Laboratoire de Bakou, Institut d'histoire de l'Académie des sciences d'Azer-

baïdjan (U.R.S.S.) où furent obtenus les premiers résultats significatifs.

Des objets métalliques très anciens provenant de monuments de Transcaucasie et remontant au III^e millénaire avant notre ère avaient été longtemps classés dans l'âge du cuivre. L'analyse spectrale confirma le fait qu'ils ne contenaient pas d'étain, mais, en même temps, elle y décéléra une présence abondante d'arsenic.

La présence d'arsenic fut également mise en évidence dans des objets découverts sur le site de Kultepe en République autonome de Nakhitchevan. L'analyse d'objets provenant de l'Ukraine et de différentes régions du Caucase du nord donna des résultats analogues.

Partout le « cuivre » contenait un fort pourcentage d'arsenic, jusqu'à dix pour cent dans les outils de travail, trente pour cent et plus dans les ornements. L'analyse des résidus de la fonte des moules et des scories a montré que ce cuivre arsénié était produit dans ces régions.

On chercha des vestiges encore plus anciens. Les fouilles poursuivies sur la colline de Kultepe permirent de mettre au jour sept autres objets métalliques : une pointe de flèche, une alène et divers fragments datés du IV^e millénaire avant notre ère.

L'analyse révéla qu'une bonne part d'entre eux était en cuivre arsénié, qu'un seul contenait, en plus de l'arsenic, beaucoup de nickel et que l'arsenic était absent de très peu de ces objets. Un petit couteau et des fragments d'alène provenant de l'ancien site de Tekhouta, près d'Etchmiadzine (Arménie) et datant de la même époque, étaient tous de cuivre arsénié.

La métallurgie du cuivre arsénié existait donc en Transcaucasie dès le



Cette hache à douille a été mise au jour lors du labourage d'un champ, près de Stavropol. Vieille de quelque 3 500 ans, elle contient plus d'un pour cent d'arsenic.

Photo © APN, Moscou

IV^e millénaire avant notre ère. Cela signifiait que parler d'âge du cuivre pour cette région n'avait été que pure hypothèse, et que le premier métal utilisé par l'homme était le cuivre arsénié et sans alliage.

D'autres analyses spectrales effectuées sur des objets métalliques anciens datant du IV^e au I^{er} millénaire avant notre ère et trouvés dans diverses régions, ont montré que le cuivre arsénié était utilisé sur un territoire immense allant de la vallée de l'Indus aux Iles Britanniques.

Mais comment procédait le fondeur ancien pour mêler arsenic et cuivre ?



Photo © APN, Moscou

Décoré de motifs élégants, ce bijou atteste l'habileté des artisans d'il y a 4 000 ans. Médaillon de cuivre arsénié, il a été trouvé dans une sépulture proche de Stavropol.

Extrêmement rare dans la nature, l'arsenic élémentaire ne fut découvert qu'au 12^e siècle de notre ère. En 1954, nous avons mentionné la possibilité d'obtenir du cuivre arsénié en faisant fondre du minerai de cuivre avec des minerais d'arsenic tels que le réalgar et l'orpiment, dont de riches gisements se trouvent en Transcaucasie.

Mais pourquoi les métallurgistes de ces époques lointaines avaient-ils choisi précisément des minerais d'arsenic pour l'alliage du cuivre et non pas des minerais d'étain ou encore d'antimoine ou de plomb dont l'aspect est fort séduisant ?

Les mines d'étain sont peu répandues dans la nature. C'est pourquoi elles n'ont pu attirer l'attention de l'homme qu'assez tard. Quant au plomb, il fut utilisé dès la plus haute Antiquité, mais l'alliage cuivre et plomb intervint plus tard et plus rarement car, outre qu'il était malaisé à produire, il n'offrait que de médiocres qualités mécaniques.

Il en allait de même des alliages de cuivre et d'antimoine. Or, l'antimoine métallique était déjà utilisé au milieu du III^e millénaire avant notre ère, comme l'atteste un fragment de vase d'antimoine trouvé à Tello (Basse-Mésopotamie), de la même période ▶



Il y a 6000 ans l'Egypte d'avant les pharaons et les pyramides connaissait déjà une civilisation florissante : celle de Nagada, du nom d'un site (50 km au nord de Louxor) où furent mis au jour nombre d'objets de cette période. On y a trouvé plusieurs statuettes étranges, semblables à celle-ci qui est taillée dans le schiste. Son grand bonnet rappelle la couronne blanche qui sera la coiffure spécifique des rois de Haute-Egypte. En surimpression (de gauche à droite), quelques outils de cuivre qu'utilisaient déjà les Nagadiens : aiguille, alène, pincette, hameçon, pointe de harpon, ciseau.

Photo Michel Claude © Edition des musées nationaux, Paris



Photo © Musée du Louvre, Paris

Cette plaque ajourée orne le sommet d'une longue épingle de cuivre et représente vraisemblablement une scène illustrant l'amour du couple.

Découverte sur la frange du désert du Lut, près de Kirman (Iran), ville connue depuis la plus haute antiquité pour ses gisements de cuivre, ce bijou date de la seconde moitié du III^e millénaire avant notre ère.

Sceau égyptien en cuivre du pharaon Pépi I^{er} (VI^e dynastie, 2400-2200 avant notre ère).

► que les objets arséniés découverts au Caucase.

Depuis les temps les plus reculés, on attribuait aux minéraux rouges des propriétés magiques et le réalgar rouge que l'on trouve habituellement dans la nature associé à de l'orpiment de couleur dorée, a dû attirer l'attention des anciens fondeurs.

La production de cuivre arsénié diminua progressivement avec l'apparition de l'étain. Et pourtant les qualités du cuivre arsénié ne le cèdent en rien à celles du cuivre étamé. Cette désaffection, il faut peut-être l'attribuer à l'intoxication des fondeurs par l'arsenic.

Cependant, le cuivre arsénié est totalement absent de certaines régions, notamment en Thaïlande et au Viet-nâm. Aucun des 80 fragments d'objets métalliques découverts à Non Nok Tha (Thaïlande) n'était en cuivre arsénié. De même, il a été établi que le plus ancien bronze d'étain de Thaïlande remonte au moins au III^e millénaire avant notre ère. Et sa teneur en étain dépasse 20 pour cent (*)...

L'archéologue anglais James Mel-laart a mis au jour des objets de métal, perles de cuivre et de plomb, etc., dans un site néolithique, datant de 6 500 ans avant notre ère, à Catal Hüyük en Turquie. Dans l'une des habitations de ce site on découvrit des scories dont l'étude confirma qu'elles provenaient de la fusion de minerai de cuivre. Découverte d'importance : la métallurgie existait donc 6 500 ans avant notre ère.

D'autres objets de métal furent découverts en Turquie à Canoyü Tepesi, lors de fouilles dirigées par l'archéologue américain, le professeur Robert Braidwood et le chercheur et archéologue turc Halet Cembel. Ils mirent au jour plus de 30 objets dont de petits disques plats, des épingles et des alènes, dans des couches remontant à 7 200 ans avant notre ère et déclarèrent que ces objets avaient été fabriqués à partir de cuivre natif écroui.

Ces objets sont les plus anciens objets métalliques jamais découverts, mais ils n'ont pas été soumis à l'analyse spectrale, ce qui rend prématurée l'affirmation selon laquelle ils seraient fabriqués à partir de cuivre natif écroui.

Quoi qu'il en soit, l'analyse permet d'affirmer que dans de nombreuses régions du monde, l'évolution de l'homme est passée par deux grandes étapes, avant l'apparition du fer : l'étape « arsenic » du cuivre et l'étape « étain » sous la forme du bronze étamé, l'arsenic restant toutefois souvent en usage en raison de la rareté de l'étain.

Issa R. Selimkhanov

* Une réunion internationale portant sur les cultures de l'âge du bronze dans l'Est et le Sud-Est asiatique a été organisée par l'Unesco et la Commission nationale de Thaïlande pour l'Unesco, à Bangkok (Thaïlande) en Juillet 1976.

Tête de mouflon aux énormes cornes gracieusement enroulées, découverte dans la nécropole de Koban, près de la mer Caspienne, à l'est du Caucase. Datant du 1^{er} millénaire avant notre ère, cet ornement (11 cm) est déjà du bronze. Il s'agit, en effet, d'un alliage de 90 pour cent de cuivre et de 10 pour cent d'étain.

Photo © British Museum, Londres

Photo Philippe Chéret © Musée des Antiquités Nationales, St. Germain-en-Laye, France



BRANCUSI

un sculpteur à la recherche de l'absolu

par *Barbou Brezianu*

BARBOU BREZIANU, critique d'art roumain, est membre de l'Association internationale des critiques d'art et chercheur honoraire à l'Institut d'histoire des arts, Académie de Roumanie. Il est l'auteur d'un important ouvrage sur Brancusi (Ed. de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, Bucarest, 1974).

SINGULIERE destinée que celle de Constantin Brancusi, l'un des maîtres incontestés de la sculpture du 20^e siècle, qui demeure, vingt ans après sa mort, aussi célèbre que méconnu.

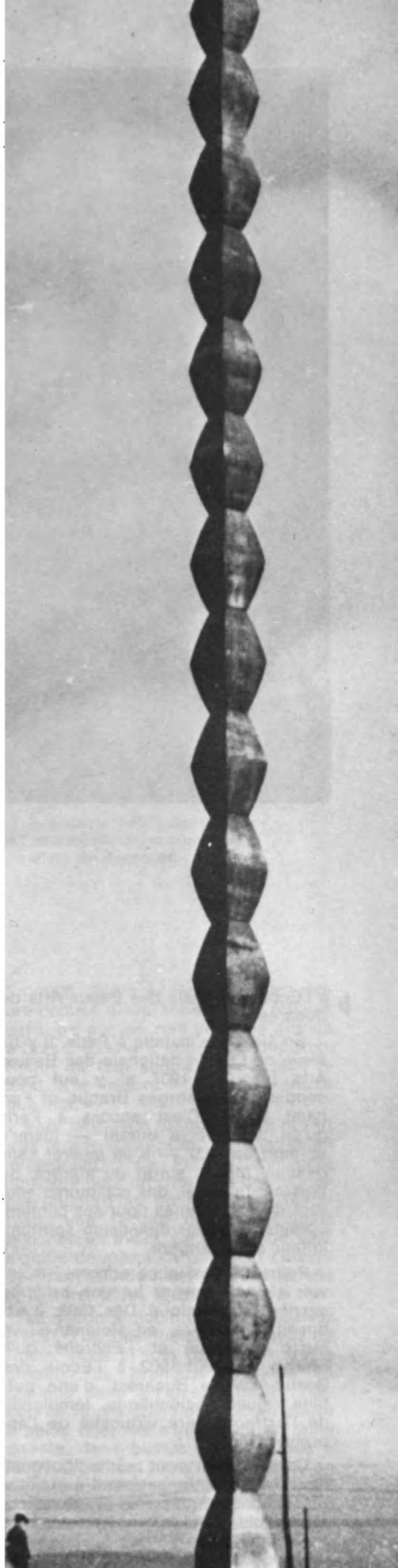
D'origine paysanne, Brancusi, qui naquit en 1876 en Roumanie, devait garder toute sa vie la nostalgie des montagnes et des forêts de son Olténie natale. Il fit ses études de 1894 à 1902 en Roumanie, d'abord à l'Ecole des Arts et Métiers de Craiova, puis

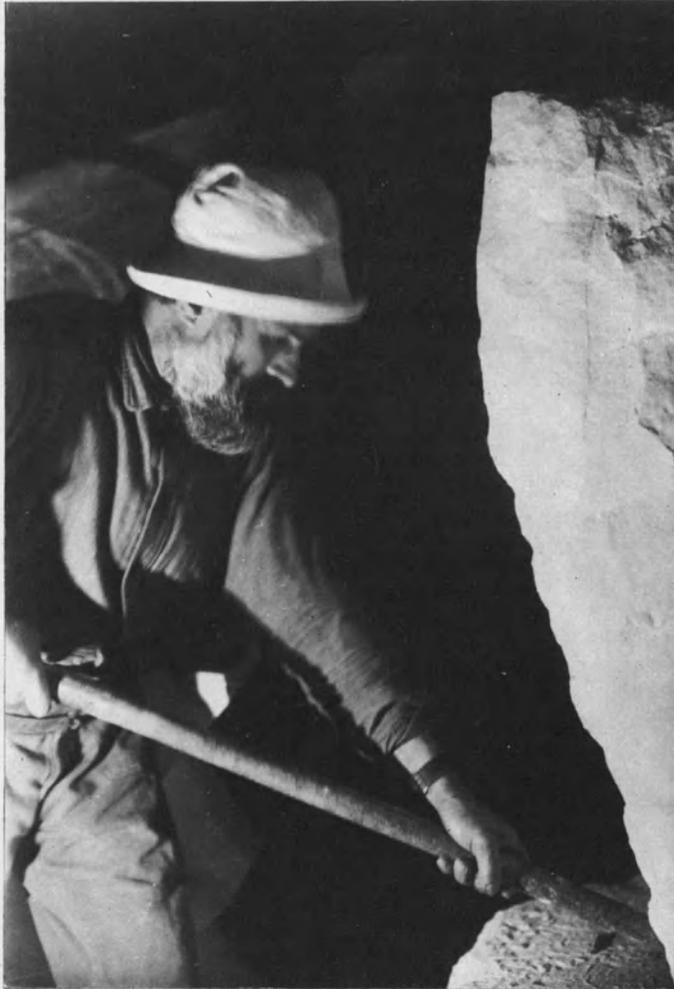


Photo © tirée de Brancusi par B. Brezianu, Bucarest, 1974

Dès 1922, Brancusi pensait à un monument aux morts de la première Guerre mondiale. Il allait le réaliser en 1937-1938 au jardin public de Tirgu-Jiu (Roumanie) non loin de son village natal. Jalons d'une procession invisible, l'ensemble de Tirgu-Jiu conduit le visiteur à la Table du Silence, table de la communion spirituelle avec les ombres (ci-dessus) et vers la Colonne sans fin (à droite), axe de communication entre la terre et le ciel.

Photo © tirée de Brancusi par I. Jianou, éd. Arted, Paris 1963





Photos © Réunion des musées nationaux, Paris

Brancusi préféra toujours la taille directe au modelage : on le voit ici dans son atelier en train de tailler un bloc de marbre. A gauche, autoportrait présumé de l'artiste.

Deux étapes dans la recherche des formes que Brancusi poursuivit sa vie durant : ci-dessous *Muse endormie* ou *Le Sommeil*, marbre de 1908 où l'influence de Rodin est encore sensible et, à droite, une autre *Muse endormie* où s'affirme l'originalité de l'artiste, dans sa quête de la pureté.

► à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Bucarest.

En 1904, il s'installa à Paris. Il y fut élève de l'Ecole nationale des Beaux-Arts jusqu'en 1907 et y eut pour condisciples Georges Braque et Fernand Léger. C'est encore à Paris qu'un demi-siècle durant — jusqu'à sa mort en 1957 — il va œuvrer sans relâche, faisant surgir du marbre, du bois ou du métal, des sculptures souvent déconcertantes pour ses contemporains, tant leur dimension spirituelle leur est étrangère.

Pourtant, très jeune encore, il a pu voir s'ouvrir devant lui une brillante carrière académique. Dès 1898, il exposait à Craiova, en Roumanie, un buste remarqué et l'*Ecorché* qu'il réalisa en 1901-1902 à l'Ecole des Beaux-Arts de Bucarest, d'une parfaite rigueur scientifique, témoignait de l'extraordinaire virtuosité de l'apprenti sculpteur.

Car Brancusi avait méthodiquement étudié l'anatomie, assistant à maintes dissections de cadavres et, travailleur infatigable, il fut vite rompu à toutes les difficultés du métier.

Les bronzes ou les marbres qu'il



exécuta à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris attestent la fermeté de ses représentations de la forme humaine dont cependant il allait rapidement se détourner, refusant, disait-il, de sculpter « des cadavres de bronze ou de marbre », exaspéré par la rupture qui intervenait, disait-il encore « entre le corps vivant de l'homme et ma sculpture inerte, le cadavre de mon modèle ».

A Paris, pendant sa dernière année à l'Ecole des Beaux-Arts (1906-1907), Brancusi découvre Rodin. De quelque 30 ans son aîné, le sculpteur français jouit alors d'une renommée quasi universelle. C'est sous son influence que Brancusi, sans pratiquer la taille directe, cherche un modèle sensible, jeux d'ombres et de lumières, de contrastes, de volumes desquels émane l'expression intérieure du modèle.

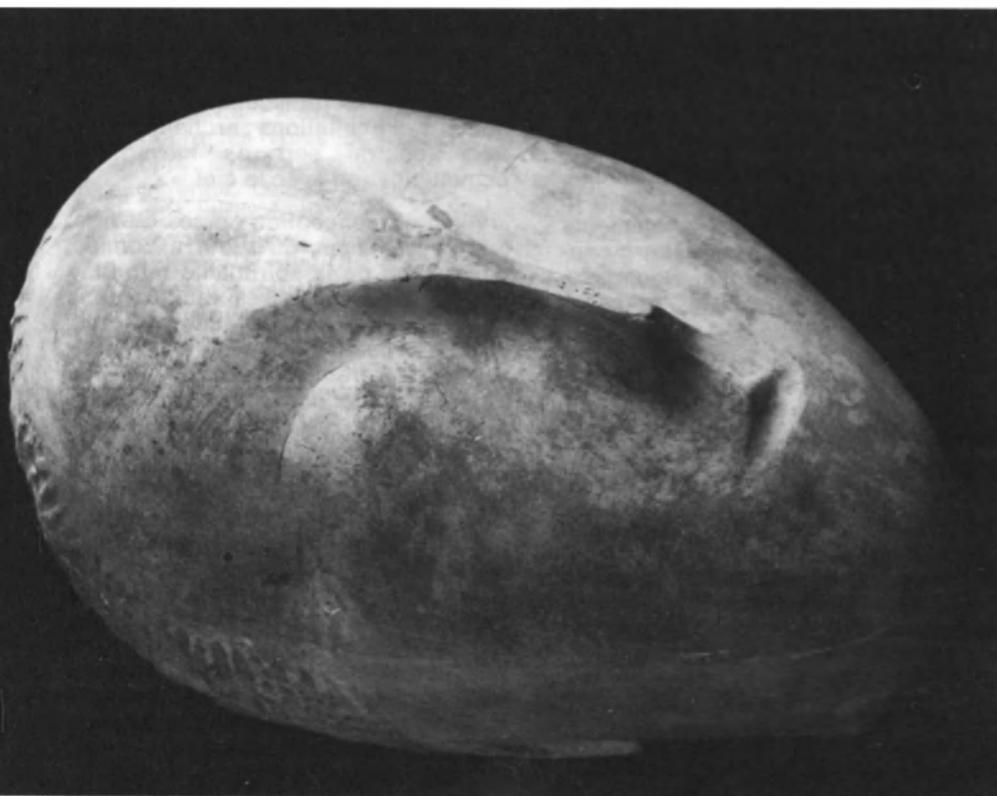
Mais Brancusi n'avait rien d'un disciple. L'idéal qui l'habitait était sien. Il n'était pas satisfait d'en être arrivé à exécuter « une sculpture par jour du genre Rodin. Je n'ai pu vivre à ses côtés bien qu'il m'aimât. Je « faisais » comme lui. Je pastichais sans le vouloir, mais tout en m'en rendant compte. J'étais malheureux. Ce furent des années de recherche, les années de découverte de ma propre voie. »

Cinq ans avant sa mort, en 1952, Brancusi dans un *Hommage à Rodin* a dissipé une légende qui voulait qu'il eût travaillé dans l'atelier de Rodin. « Depuis Michel-Ange, les sculpteurs voulaient faire du grandiose. Ils ne réussirent à faire que du grandiloquent... Rodin arrive et transforme tout. Grâce à lui, l'homme redevient la mesure, le module d'après lequel s'organise la statue. Grâce à lui, la sculpture redevient humaine dans ses dimensions et son contenu...



Photo © Réunion des musées nationaux, Paris

La Prière, monument funéraire de bronze (1907) destiné au cimetière de Buzau (Roumanie) et actuellement conservé à la Galerie nationale du Musée d'art de Bucarest.



Photos © Réunion des musées nationaux, Paris

En 1906, Rodin accepta de me prendre comme élève. Mais moi, je refusai, car il ne pousse rien sous les grands arbres... Quand il apprit ma décision, Rodin dit tout simplement : Dans le fond, il a raison, il est aussi entêté que moi. »

Vers 1907-1908 Brancusi s'est ouvert « sa propre voie ». Deux sculptures en témoignent : *La Prière*, monument funéraire pour un cimetière de Roumanie (aujourd'hui au musée de Bucarest), une femme nue agenouillée, penchée en avant. Ce bronze de 1907 signifie déjà tout ce que sera l'œuvre de Brancusi. Ce n'est pas une femme en prière, c'est la prière même.

La seconde sculpture est *le Baiser* (1908), l'un des thèmes essentiels de Rodin, mais si loin de Rodin que la création de Brancusi se situe en quelque sorte à l'inverse de la création de Rodin. Dans un bloc de pierre à peine dégrossi s'inscrivent en taille directe, deux bustes enlacés, face à face. C'est ce motif, développé en deux formes humaines entières, pareillement enlacées face à face que Brancusi reprend pour une stèle funéraire qui lui est commandée à Paris. Dans cette variante monumentale du

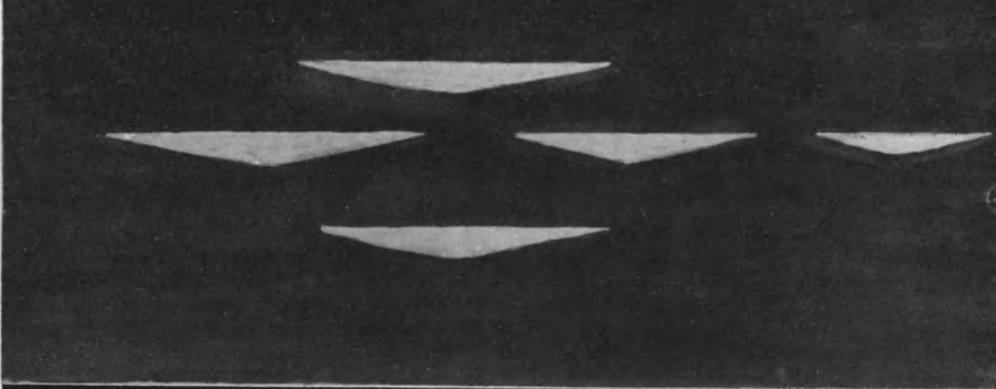
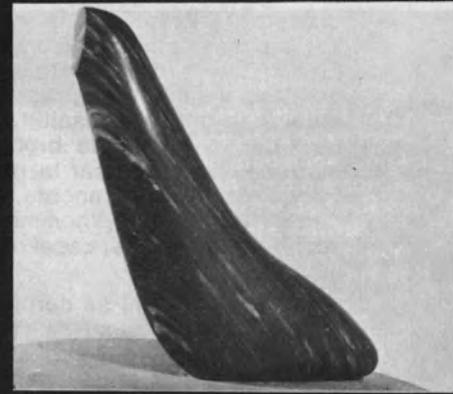


Photo © Réunion des musées nationaux, Paris

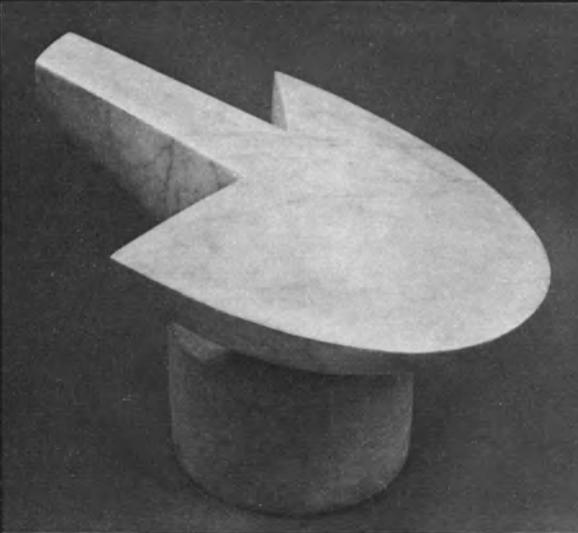
Oiseaux dans le ciel, aquarelle et gouache de Brancusi datée probablement de 1929-1930 (32 cm × 66 cm). S'agit-il d'oiseaux ou du vol lui-même ?

Photo © Réunion des musées nationaux, Paris



Le Miracle ou le Phoque, marbre gris de 1943. Le miracle c'est ici la fusion des deux contraires : souplesse et lourdeur.

Photo © The Solomon R. Guggenheim Museum, New York



Tortue volante, marbre de 1943, véritable épure aux formes aérodynamiques les plus modernes.



Le poisson, marbre, 1930. « Quand vous regardez un poisson, vous ne pensez pas à ses écailles, n'est-ce pas ? Vous pensez à la vitesse de son mouvement, à son corps étincelant et flottant, vu à travers l'eau. Voilà ce que j'ai voulu exprimer. »

Photo © The Museum of Modern Art, New York

► cimetière Montparnasse, l'abstraction est poussée plus loin encore.

Présence insolite sur des tombes que cette femme nue priant, que ce couple également nu, comme indissolublement lié. Thèmes qui auraient pu étonner, voire scandaliser en cette première décennie du 20^e siècle où avaient cours encore de vieux poncifs esthétiques et éthiques — n'eût été la simplicité austère des nus de Brancusi, héritée, dirait-on, de la tradition byzantine et d'un monde archaïque.

Avec eux se dessine un des grands tournants de la sculpture moderne. Exposée en 1910 au 26^e Salon des artistes indépendants, *la Prière* eut une influence indiscutable sur les sculptures réalisées à partir de 1911 par le sculpteur allemand Wilhelm Lehmbruck, alors parisien d'adoption et qui eut à son tour, en dépit de sa mort prématurée en 1919, une influence profonde sur la sculpture allemande de l'après première Guerre mondiale.

Quant au *Baiser* de 1908, il est exécuté au moment où Brancusi renonce au modelage en terre glaise qu'il a tant pratiqué selon la technique de Rodin. « Quel est celui d'entre nous qui a dit que la terre glaise, c'était de la boue ? Il avait bien rai-

son », disait-il à Modigliani qui allait s'affirmer comme l'un des plus grands peintres du 20^e siècle et qui commençait alors à sculpter.

L'abandon du matériau mou n'est pas négligeable : dans la pierre du *Baiser*, Brancusi élague le détail superfluetatoire et parvient à la simplification extrême des volumes.

A travers d'innombrables variantes, cette sculpture aboutira en 1938 à la *Porte du Baiser*, l'un des éléments fondamentaux de l'ensemble monumental de Tirgu-Jiu, en Roumanie, dédié aux morts de la première Guerre mondiale.

Celui-ci comprend également la *Table du Silence* dont la structure évoque celle des autels de pierre, en forme de tambour, des églises roumaines de village, entourée de douze tabourets en forme de sablier.

Autre élément, l'étonnante *Colonne sans fin*, composée de 16 éléments à faces en losanges (ou rhombes) que Brancusi voulait « comme un projet de colonne qui, agrandie, devrait soutenir la voûte du ciel ».

Dans son essai intitulé *Brancusi et les mythologies*, Mircea Eliade écrit à propos de cette colonne de 30 m de haut, réalisée en fonte métallisée : « Il est significatif que Brancusi ait

retrouvé un motif folklorique roumain qui prolonge un thème mythologique attesté dans la préhistoire... « la colonne du ciel » qui soutient la voûte céleste... l'image a certainement obsédé Brancusi car... elle s'intégrait dans le symbolisme de l'ascension, du vol, de la transcendance... Dans nombre d'habitations archaïques, le pilier central sert de moyen de communication avec le ciel. »

Ainsi, la conception de ses œuvres, les noms mêmes qu'il leur a donnés, témoignent de la spiritualité terrienne de Brancusi, qui a ses racines dans l'aire ancestrale de la culture thrace. Or, c'est cette spiritualité qui, exprimée dès le premier *Baiser* de 1908, va auréoler toute son œuvre, un demi-siècle durant. C'est encore elle qui, jusqu'à nos jours vaudra à Brancusi la réputation « d'artiste difficile », difficile à comprendre s'entend.

Pourtant, vers cette même époque, une peinture de Picasso *Les demoiselles d'Avignon* fait révolution dans l'art : recherche d'expression cubiste, la première qui fait écho à l'art nègre, que l'Occident découvre alors et qui va renverser, pour longtemps, la codification traditionnelle des arts plastiques en Occident.

A l'art nègre, ou à l'art océanien,

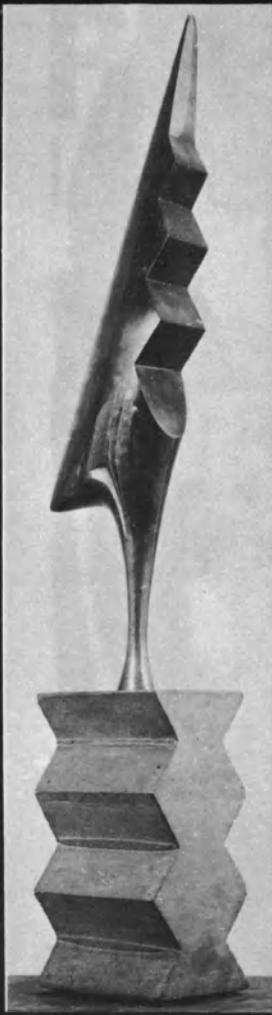


Photo © Réunion des musées nationaux, Paris

Vibrante image d'un cri, ce **Coq** fait partie d'un cycle de sculptures sur ce thème qui va de 1924 à 1949. Ici, version en bronze poli (1941).

Le Baiser est l'un des thèmes fondamentaux dans l'œuvre de Brancusi. Cette saisissante sculpture représente la force de l'amour face à l'éternité : « on y sent battre un cœur », le cœur du monde.



Photo © Réunion des musées nationaux, Paris

Brancusi fut certes un moment sensible et il semble que certaines de ses œuvres aujourd'hui disparues, ou détruites, en furent quelque peu tributaires. Mais tout comme il avait fui Rodin, il se détourna des masques et des fétiches (et, pareillement, des recherches de Picasso), poursuivant en solitaire les voies que détermine sa propre structure d'esprit : équilibre, sérénité, calme, sagesse.

Jusqu'à la fin de sa vie, il a soumis ses œuvres (un peu moins de 300) à un processus continu de purification. Henry Moore a défini en ces termes et le rôle historique de Brancusi et la signification de sa création : « Depuis les Gothiques, la sculpture européenne a été recouverte de mousse, de mauvaises herbes, de toutes sortes d'excroissances qui ont complètement caché le caractère de la forme. Ce fut la mission de Brancusi de débarrasser la sculpture de tout ce superflu et de nous rendre conscience de la forme. Pour ce faire, il a été obligé de se concentrer sur les formes simples et directes, d'arrêter sa sculpture à un volume cylindrique, de la raffiner et de la polir jusqu'à la rendre presque trop précieuse. L'œuvre de Brancusi, en dehors de sa valeur spirituelle, a une importance historique pour le développement de la sculpture moderne. »

La sculpture de Brancusi c'est le retour à l'élément primordial, à la molécule première, au germe de toute vie : l'œuf. Sa vie durant, Brancusi a cherché, et atteint la pleine signification de la forme ovoïdale. Le *Premier Cri*, le *Nouveau-Né*, le *Commencement du Monde*, pour ne citer que ces œuvres, sont issues d'un long travail de réflexion.

Brancusi s'en est clairement expliqué : « Ce n'est pas la forme extérieure des choses qui est réelle, mais l'essence des choses. » Ainsi naquit le cycle des *Muses endormies*, le cycle des *Oiseaux* qui s'ouvrit en 1912 avec la *Maiastra*, oiseau légendaire des contes populaires roumains, dont la version de bronze poli de 1915 n'est plus l'évocation de l'oiseau sur le point de prendre son vol, mais l'envol même, le mouvement ascensionnel de la vie.

De 1919 à 1940, Brancusi a encore repris le cycle de l'*Oiseau dans l'espace*, en 22 variantes, les unes en bronze poli, les autres en marbre de différentes couleurs, la lumière et le polissage se diversifiant en fonction du matériau, chaque motif décrivant dans l'espace une ellipse asymétrique qui fuse dans les airs.

Cet élan vers l'absolu, Brancusi va

jusqu'à l'imprimer à cet animal terrien et lent entre tous qu'est la tortue, avec son insolite *Tortue volante*. Cette sculpture de marbre (1943), dépouillée à l'extrême, s'inscrit dans un plan oblique qui suggère un arrachement à la pesanteur, un rêve d'envol.

L'ovoïde c'est encore l'harmonie des étonnants portraits de *Mademoiselle Pogany*, dont un autre grand artiste, Jean Arp, a écrit :

Qui est cette belle ?

C'est Mademoiselle Pogany, une parente de Lady Shub-ad, la belle Sumérienne, et de Nefertiti.

Mademoiselle Pogany est la féerique grand-mère de la sculpture abstraite. Elle est constituée de voûtes, de courbes, d'emboîtages nacrés, de coquillages purs.

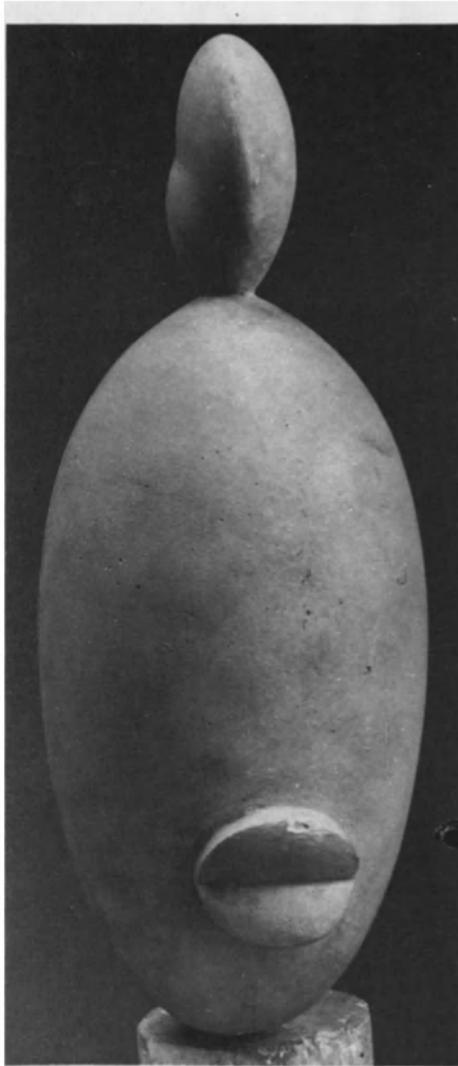
Elle pond des lunes blanches par les yeux.

Selon l'esthéticien roumain Edgar Papu, Brancusi croyait que la matière elle-même est vivante, qu'elle a sa pensée, son esprit à elle. Dans la réverbération des bronzes longuement polis de Brancusi, Edgar Papu voit la matière devenir lumière.

Jusqu'à sa mort, Brancusi a cherché — et trouvé. Il peut être tenu pour l'un des précurseurs de l'art cinématique : dans son atelier il faisait parfois tourner ses sculptures sur

Ci-contre la *Négresse blanche* et à droite, une des versions en bronze poli de Mlle Pogany, thème que Brancusi reprendra pour près d'une vingtaine de « portraits », allant toujours plus loin dans sa recherche du dépouillement des lignes.

Photos © Réunion des musées nationaux, Paris



► des disques mus par des moteurs électriques. Il a donné au socle une valeur nouvelle : loin d'être support d'une sculpture, le socle en est partie intégrante, complément nécessaire, œuvre en soi.

Pour les diverses variantes des thèmes cycliques traités, le socle est chaque fois une création, riche lui-même de résonances, à la manière de l'accompagnement d'une ligne mélodique.

Virtuose du marbre et du bronze, Brancusi a rénové aussi la sculpture sur bois, infusant à la taille une vie secrète et intense. Ainsi de *l'Esprit de Bouddha*, des années 1920, nommé par la suite *le Roi des Rois*, avec ses quatre creux où semblent souffler les esprits. Ainsi de son *Socrate* (1923), de sa *Chimère* (1918), de son *Adam et Eve* abstraction de plus de 2 m de haut (1917) taillée dans du vieux chêne et s'élevant sur un piédestal de châtaigner et de pierre calcaire qui est l'exemple même du « socle » tel que le concevait Brancusi, c'est-à-dire inhérent au signe sculpté.

Ecrivains, poètes, philosophes, peintres, sculpteurs, critiques et historiens d'art — toute une génération a salué avec émerveillement l'œuvre de Brancusi, comme un monde révélé au monde. Laissons encore Jean Arp évoquer l'atelier de la *Colonne sans fin* un soir de mai 1929 :

Le jour tombait, mais l'espace autour d'un oiseau rêvait d'un éclair empenné et ne s'apercevait pas que l'oiseau s'était envolé et prenait le chemin vers l'atelier de la colonne sans fin.

Le coq chantait — co-co-ri-co — et chaque son faisait un zig ou un zag dans son cou.

Le coq de Brancusi est une scie de joie.

Ce coq scie le jour de l'arbre de la lumière.

Toutes ces sculptures sortent d'une fontaine humaine :

Le coq.

Le phoque.

Son portrait par lui-même : la colonne sans fin.

Le poisson, roi-géant des silex nageant dans un nuage.

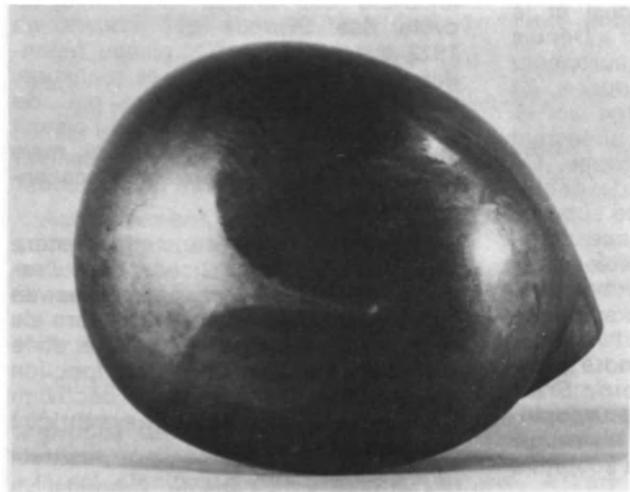
Le fils prodigue qui monte l'escalier en descendant.

Les pingouins qui pondent l'œuf du nouveau-né.

Une fontaine raconte ces fables plastiques.

Fables si subtiles que nous ne finissons pas de les découvrir.

Barbou Brezianu



Prométhée, bronze poli, dont la première version date de 1911. Aucun angle n'intervient dans cette forme ovale ; est-ce un rappel de l'œuf, de la forme primordiale ?

RENÉ MAHEU

la coopération internationale et la lutte pour le développement

par Paulo E. de Berrêdo Carneiro

René Maheu à 36 ans : il est professeur de lettres et d'anglais au collège musulman de Fès (Maroc) ; il enseigne aussi la philosophie au lycée français de cette ville. Cinq ans plus tard, en 1946, il entrera au service de l'Unesco dont il sera le Directeur général de 1962 à 1974. René Maheu est mort en 1975.

L'INVESTITURE de René Maheu dans les fonctions de Directeur général de l'Unesco eut lieu le 14 novembre 1962. C'est devant moi, en tant que président de la 12^e session de la Conférence générale, qu'il prêta serment de fidélité aux préceptes de notre Acte Constitutif.

Ayant eu le privilège d'être son ami et son compagnon de route depuis la création de l'Unesco, j'ai pu voir René Maheu à l'œuvre pendant les plus belles années de sa vie.

Il y avait alors un peu plus de seize ans qu'il était entré au Secrétariat de l'Organisation. « De ces temps lointains, dit-il dans son discours d'investiture, il m'arrive souvent d'avoir la nostalgie : pas seulement parce que j'étais plus jeune et que mes responsabilités étaient moins lourdes, mais aussi parce qu'à cette époque il y avait dans l'Organisation un certain goût des idées et de la qualité intellectuelle pour elles-mêmes qui, certes, n'allaient pas sans naïveté parfois, ni quelque improvisation administrative, mais qui entraînait le Secrétariat dans je ne sais quel élan de jeunesse, fait de fraîcheur d'esprit et de disponibilité ».

« Oserai-je vous dire, ajoute Maheu dans ce discours inaugural, combien tout ce qui est en cause à l'Unesco éveille en moi de profonds échos...

PAULO E. DE BERREDO CARNEIRO, du Brésil, est membre du Conseil Exécutif de l'Unesco qu'il a présidé en 1951-1952. De 1946 à 1965, il a été délégué permanent du Brésil auprès de l'Unesco.

Professeur, issu d'une famille tout entière d'instituteurs, je n'ai connu pendant la plus grande partie de ma vie, pas autre chose que l'éducation et son austère et noble sacerdoce. Vous discutez de la lutte contre l'analphabétisme, et, dans mon cœur, aussitôt, s'évoque le souvenir de mes grands parents paternels, avec qui s'est écoulée mon enfance et qui étaient illettrés... C'est d'eux pourtant que j'ai appris les choses que je tiens comme les plus essentielles de mon tempérament et de mes convictions ! Et d'abord la soif d'instruction des humbles et la passion intransigeante du peuple pour la justice sociale. Aussi est-ce sans surprise que, plus tard, j'ai assisté au frémissement qui a secoué les peuples colonisés à travers le monde, faisant éclater les anciennes dominations les plus solides et les plus orgueilleuses. Dans ce mouvement irrésistible, j'ai reconnu, projetés aux dimensions de l'humanité, le même élan vers la lumière et la dignité humaine, la même soif et la même passion de ceux qui ont fait mon sang et mon cœur, ainsi, ayant trouvé dans l'Unesco, sur le plan de l'universel, tant de raisons d'être personnelles et de possibilités d'accomplissement, est-il juste, aujourd'hui que je m'engage sans réserve envers elle ».

Jamais engagement ne fut plus rigoureusement tenu.

Au fur et à mesure que l'Unesco grandissait dans ses mains, René Maheu grandissait avec elle. L'expérience vécue lui avait fait voir que l'Unesco, œuvrant sur les esprits, n'a



Photo © Coll. particulière, Paris

► d'efficacité véritable que si elle est, elle-même, une réalité spirituelle. Ses contacts avec les divers peuples épars sur la terre, lui ont montré, au vif, l'unité du genre humain. L'humanité est un seul être, composé de générations passées et de générations à venir. Toute atteinte à l'un quelconque de ses membres est une atteinte à tous.

Les interdits et les préjugés politiques ne l'ont jamais empêché de proclamer la vocation universelle de l'Unesco, ni de la tenir prête à accueillir tous les pays qui se libéreraient du joug colonial.

Lorsque Vittorino Veronese, Directeur général de l'Unesco à l'époque, l'appela au poste de Directeur général adjoint, en 1959, il y fit preuve d'une connaissance sans faille des moyens d'action de l'Unesco, des questions auxquelles elle doit faire face, des ressources qu'elle requiert et des innombrables aspects d'un programme destiné à répondre aux demandes de tous ses membres, riches et pauvres, grands et petits, en matière d'éducation, de science et de culture. Nul n'était déjà, à ce moment, mieux préparé que lui pour diriger l'Organisation.

A la fin des six années de son mandat, les Etats membres, dont le nombre s'était considérablement accru à la suite de l'indépendance des pays africains, l'ont unanimement réélu le 19 octobre 1968.

C'était la juste récompense de l'œuvre accomplie, avec un égal succès, dans les deux voies qu'il s'efforça toujours de rendre solidaires : la coopération intellectuelle et l'assistance au développement.

L'historien qui se penchera plus tard sur les archives de l'Unesco y trouvera, pour les douze ans qu'elle a passés sous la direction de Maheu, des documents d'une valeur irremplaçable pour la connaissance des problèmes intellectuels et politiques de notre temps.

Maheu en était conscient et le soin avec lequel, dans ses écrits et dans ses paroles, il donnait de l'Unesco une image exemplaire est le meilleur témoignage du respect et de l'amour qu'il lui portait.

L'anthologie qui réunit une grande partie de ses travaux, sous le titre combien expressif de *Civilisation de l'Universel*, permet à tous ceux qui partagent les inquiétudes et les espoirs du siècle, de se rallier aux efforts que fait l'Unesco pour créer un nouvel ordre social sur les fondements de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Ce fut l'honneur de Maheu d'avoir consacré le meilleur de sa vie, de ses pensées et de ses actes, à la recherche des voies qui conduiront à un monde à l'abri des inégalités économiques et culturelles qui nous déchirent, un monde de paix où chacun trouvera dans le bonheur de tous, sa part de bonheur.

Paulo E. de Berrêdo Carneiro

Extrait d'une conférence prononcée à la Maison d'Amérique Latine, Paris, juin 1976.

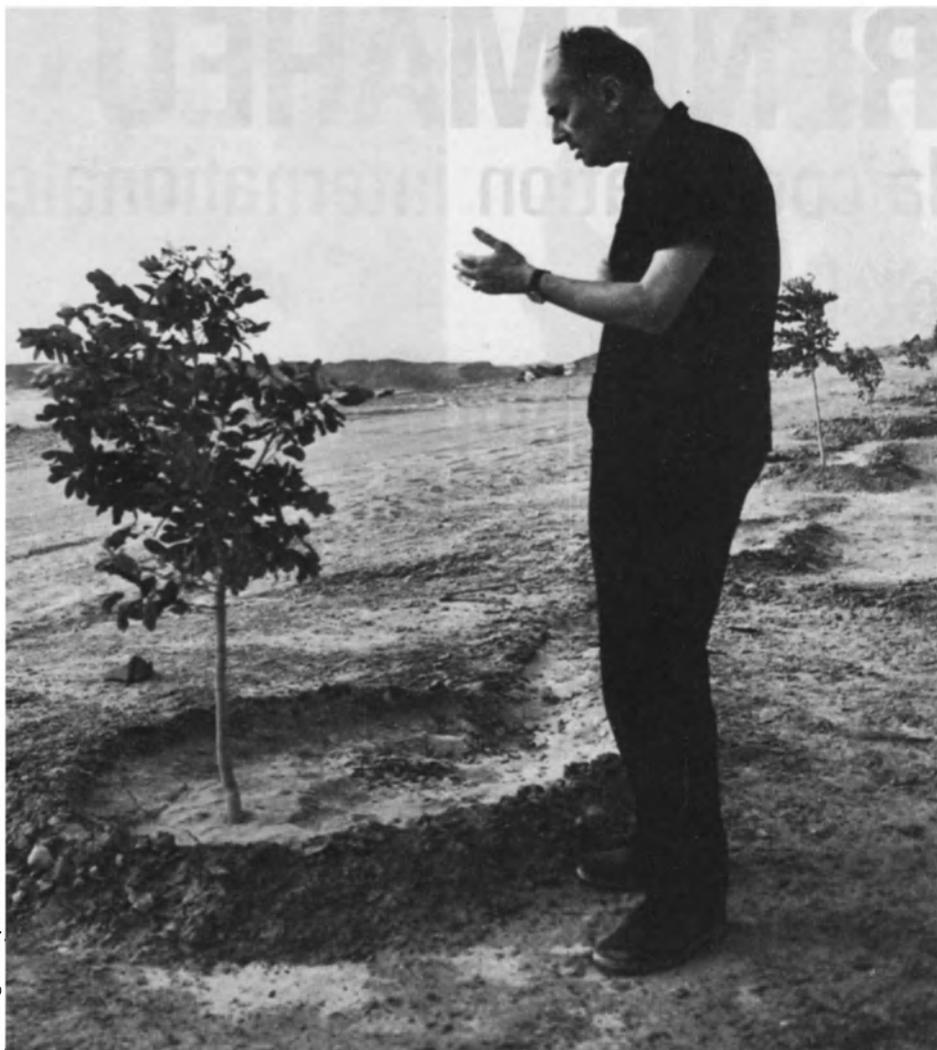


Photo © Coll. particulière, Paris

René Maheu à 63 ans en 1968, sur le lieu de reconstruction des temples d'Abou Simbel en Egypte. Ces petits arbres ont été plantés pour reconstituer le paysage devant les temples.

LA CIVILISATION DE L'UNIVERSEL

Par delà la souveraineté nationale

Je suis très fermement convaincu que, dans le monde moderne, l'indépendance véritable des États dépasse les attributs classiques de la souveraineté et réside essentiellement dans l'autonomie du développement national. Or, il n'est de développement que de l'intérieur et, comme l'éducation, la science et la culture sont indéniablement les facteurs fondamentaux d'un développement endogène, l'action de l'Unesco dans ces domaines qui relèvent de sa compétence apparaît du même coup comme un facteur de l'indépendance réelle.

Le développement, tel que nous le concevons aujourd'hui, c'est le développement de l'homme par l'homme et pour l'homme. Ce que le 20^e siècle

appelle le développement dans une terminologie économique-sociale, c'est ce que le 18^e siècle appelait, en termes plus strictement politiques, la liberté.

Avènement de l'humain

... L'humanité est en marche vers une civilisation planétaire, et elle y est poussée par deux forces, l'une est le progrès incessant de la technologie, et l'autre est une aspiration morale non moins irrésistible : le besoin de l'homme d'accéder à l'humanité. Pour l'Unesco, il n'est pas de tâche plus noble ni plus conforme à sa raison d'être que d'œuvrer à l'avènement de cette humanité unie, maîtresse d'elle-même comme de l'univers.

Unesco, 22 octobre 1964 (13^e session de la Conférence Générale).

Un seul but : la dignité humaine

La transformation du monde, son progrès économique et technique seraient privés de sens si l'homme dans sa totalité concrète, l'homme de chair et d'esprit, qui est à la fois l'agent des mutations nécessaires et leur bénéficiaire, n'était pas l'objet de tout progrès. Le développement ne peut être qu'un processus instrumental au service d'une fin, qui est la dignité humaine.

Paris, 20 novembre 1963, Séance d'ouverture de l'Institut français de presse.

Un seul propos au développement : l'homme

Avant d'être la ressource et le matériau du développement, avant d'être l'agent du développement, l'homme en est d'abord la fin. Car que développe-t-on ? Qui développe-t-on, et pour qui ? C'est l'homme qu'on développe, et pour lui-même. Certes il est fort bon que, de biens de consommation, l'humain et les activités sociales aient été promus agents de production.

Mais nous ne saurions nous déclarer pour autant pleinement satisfaits, nous ne saurions considérer que c'est là le dernier mot. Car ce n'est pas une économie humaniste, celle qui découvre qu'il y a une certaine manière de se

servir de l'homme qui augmente la productivité. En vérité, la seule économie qui puisse être qualifiée d'humaniste, c'est celle pour laquelle l'homme est à la fois l'alpha et l'oméga du développement.

Paris, 22 avril 1964, Conférence à la Sorbonne sur l'invitation de l'Université de Paris et de l'Institut de développement économique et social.

L'éducation et la mutation humaine

Rien, à l'heure actuelle, n'est aussi important que l'éducation. Je ne dis pas seulement d'un point de vue éthique, celui du moraliste, mais encore d'un point de vue réaliste, et même politique, car, en vérité, les questions d'éducation ont pris une dimension politique. Le temps n'est plus où le ministère de l'Éducation était un ministère technique. Dans tous les pays, qu'ils soient développés ou en voie de développement — et, sur le plan de l'éducation, tous les pays sont en voie de développement — c'est une mutation de l'humanité qui se cristallise, et qui se manifeste précisément dans le cadre de l'éducation.

Nous assistons à une véritable mutation de l'humanité, laquelle implique une transformation profonde et radicale de l'éducation. Et quand cette transformation ne parvient pas à

s'opérer, les problèmes d'éducation prennent un aspect politique et se manifestent par des troubles qui peuvent affecter la stabilité des gouvernements et parfois même des régimes.

Paris, Maison de l'Unesco, 26 août 1965, Rapport au Conseil Exécutif de l'Unesco.

L'art d'apprendre

L'évolution constante de notre civilisation ainsi que l'accroissement et le renouvellement ininterrompu des connaissances humaines obligent chacun, homme ou femme, à tenir constamment à jour les connaissances acquises. Par conséquent, l'éducation a moins pour objet d'apporter une somme de connaissances fixées une

« Le progrès scientifique ne fait qu'encercler le globe, d'un pays industrialisé à l'autre, en laissant dans l'oubli d'immenses zones d'ombre et de silence. »

René Maheu, Paris 1963.
15^e anniversaire de la Déclaration universelle des Droits de l'homme.



Leçon de calligraphie dans une école au Japon : un élève est en train d'écrire au pinceau le mot « paix » en japonais.



Photo © Japan Illustrated

► fois pour toutes que d'enseigner l'art d'apprendre — et d'apprendre continuellement.

Bangkok, 22 novembre 1965, Conférence de Ministres de l'Éducation en Asie.

Une terrible iniquité

Je considère la lutte contre l'analphabétisme comme la tâche la plus impérieuse et la plus exaltante de notre génération.

Pour éliminer l'analphabétisme, il faut mener le combat sur deux fronts à la fois. Il faut, d'abord et avant tout, procéder à une généralisation de l'enseignement primaire et obligatoire. Sans cela, de nouveaux contingents d'illettrés ne cesseront de s'ajouter à la masse léguée par le passé. Il faut également et dans le même temps redoubler d'efforts pour réduire l'énorme résidu persistant d'analphabétisme des adultes.

Au moment où la science nous ouvre la route des astres, il est inadmissible que les deux cinquièmes de l'humanité restent prisonniers des ténèbres ancestrales. Veut-on deux humanités : celle des étoiles et celle des cavernes ? Aucune paix ne résisterait à cette terrible iniquité d'un progrès si inégalement réparti.

Copenhague, 26 août 1964, Conférence de l'Union interparlementaire.

Les vertus éducatives du sport

Le sport est une chevalerie, car c'est un honneur, une éthique et une esthétique, mais qui se recrute dans toutes les classes et tous les peuples et les brasse fraternellement à travers la terre entière. Le sport est une trêve : dans nos sociétés technologiques, soumises à la dure loi du travail, où l'on n'est que ce que l'on a et où l'on n'a que ce que l'on gagne, il est le

« Il faudra considérer sous un angle nouveau l'éducation extrascolaire des jeunes et des adultes, notamment pour donner aux adultes illettrés des métiers plus productifs, augmenter les moyens d'éducation proposés aux travailleurs, créer un lien fonctionnel entre l'alphabétisation et le développement agricole et faire participer ainsi des millions d'adultes à la vie de la collectivité. »

*René Maheu, Bangkok 1965.
Conférence des ministres de l'éducation en Asie.*



Photo © Claude Gaudin, Argentièrre

divin jeu qui emplit le loisir d'une richesse gratuite ; à notre époque d'antagonismes et de conflits, dominée par la volonté de puissance et l'orgueil, il est le divin répit, où la loyauté de la compétition s'achève en respect et en amitié...

... Le sport est éducation, la plus concrète, la véritable : celle du caractère. Le sport est science, parce que ce n'est que par la connaissance patiente de sa nature que le sportif se perfectionne. Le sport est culture : parce que les gestes éphémères qu'il trace dans le temps et dans l'espace font éclater au grand jour, en les dramatisant, les valeurs les plus élémentaires, mais par là les plus profondes et les plus larges, des peuples et de l'espèce même, et enfin parce qu'il est créateur de beauté, pour ceux-là surtout qui ont le moins la possibilité de goûter des joies esthétiques...

... Quoi de plus barbare que cette identification du public au champion, cette appropriation nationale de la victoire d'un individu ou d'une équipe ? Ces drapeaux, ces hymnes, ces gros titres dans les journaux annonçant : « Nous avons gagné... » ou « Déroute nationale », ne croyez-vous pas que c'est là vraiment une exagération monstrueuse de ce que la sensibilité des foules a de plus spontané, quand ce n'est pas une exploitation éhontée de ses élans les plus désintéressés ? C'est, en tout cas, le contraire de la catharsis : c'est le retour à une mentalité primitive.

Unesco, 28 octobre 1963, Discours sur le centenaire de la naissance du baron Pierre de Coubertin.

Photo © Erling Mandelmann, Pully, Suisse



1

Un accomplissement de l'individu

Le sport doit jouer dans les loisirs de l'adulte le même rôle de formation que dans l'éducation des jeunes. Cette utilisation des loisirs des adultes par le sport suppose une organisation non moins attentive et plus complexe que celle que l'on est habitué à trouver dans le système d'éducation scolaire et universitaire. Or, il faut reconnaître que cette organisation demeure, dans beaucoup de pays, rudimentaire et que, là où elle existe, elle n'est pas toujours orientée dans un sens éducatif, et encore moins dans le sens d'une éducation désintéressée exclusivement consacrée à l'accomplissement de la libre personnalité de l'individu.

Tokyo, mars 1965, Message pour servir de texte de présentation à la publication du « Manifeste sur le sport » par le Conseil international pour l'éducation physique et le sport.

L'Université face à son nouveau destin

Rien n'est plus important pour l'Université que de comprendre le sens de ce grand moment annonciateur d'un âge nouveau. Si, par malheur, elle ne parvenait pas à se rénover, elle disparaîtrait, j'entends sous la forme que

Photo V. Tutov © Tass, Moscou



2

« Le sport est sans doute l'aspect de nos mœurs le plus largement répandu à travers le monde : le seul, peut-être, qui soit commun à la fois aux sociétés industrialisées et aux pays en voie de développement. C'est aussi, à un degré sans cesse croissant, un élément des plus vivants des relations internationales : peu de contacts, de confrontations, d'échanges internationaux évoquent dans les masses autant de résonance que les rencontres sportives. »

René Maheu, Unesco, 28 octobre 1963.

Photo © Georges Bourdelon, Paris



3

1 - Sur le chemin de l'école à Lagos (Nigeria).

2 - Préparatifs d'une bataille de boules de neige dans une piscine chauffée de plein air à Moscou (URSS).

3 - Sur le terrain de sport de l'Université d'Amman (Jordanie).



Photo © Almasy, Paris

« Sans hommes de science, sans techniciens, aucun pays ne peut se dire libre. C'est tout le problème de la formation scientifique et technique qui se pose, depuis l'enseignement secondaire jusqu'aux instituts de recherche fondamentale... »

René Maheu, Genève 1965, au Conseil économique et social.

Ci-dessus, un bâtiment de l'Université d'Ibadan, Nigeria.

Savoir, c'est d'abord penser

Savoir, c'est pouvoir — *knowledge is power* — disait Bacon. De là procède notre civilisation technologique tout entière. Mais savoir, c'est d'abord et avant tout penser ; penser la nature et d'une certaine manière. La connaissance n'est scientifique que par l'esprit dont elle est le produit et qui seul lui donne son sens pour l'homme et son point d'application dans les choses.

... La science n'est pas un corps de formules ou de recettes qui, d'elles-mêmes, conférerait à l'homme des pouvoirs gratuits sur les êtres. Ceci est la conception magique du savoir. Mais la science est le contraire de la magie. La connaissance scientifique n'est que la cristallisation d'une certaine démarche de l'esprit. C'est d'abord cet esprit, l'esprit scientifique, sans lequel le savoir ne saurait fructifier ni même signifier, qu'il faut instituer et développer, à tous les niveaux de l'intelligence et de l'action.

Genève, 4 février 1963, Séance d'ouverture de la Conférence des Nations Unies sur l'application de la science et de la technique dans les régions peu développées.

Plutôt que têtes bien pleines, des têtes bien faites

L'acquisition des connaissances, et surtout des connaissances pratiques, l'emporte à l'excès sur celle de l'esprit scientifique. Cet esprit ne pénètre pas suffisamment la mentalité réelle des cadres moyens et subalternes de la société qui, dans la plupart des cas, ne retiennent de la science que des formules et des recettes mécaniquement appliquées.

Cet enseignement, où l'exercice de la mémoire prime la formation de l'intelligence, tient beaucoup plus du dressage que de l'éducation véritable. Il est à contre-sens de la science, qui est essentiellement un principe de libération intellectuelle en même temps que de possession de la nature. Il est non moins à contre-sens de ce dont les pays sous-développés ont le plus besoin pour reprendre le contrôle de leur histoire.

On parle souvent du déséquilibre et des tensions que crée dans les pays en voie de développement l'opposition entre la civilisation scientifique et technologique importée et les cultures nationales traditionnelles.

Certes il y a là un problème, comme chaque fois qu'une société est soumise à un processus d'évolution rapide sous l'influence de facteurs extérieurs. Mais l'opposition et les tensions qui en résultent proviennent surtout du fait que la science ne se présente pas à ces pays sous ses traits véritables, à savoir une civilisation — que dis-je ? — la seule civilisation potentiellement universelle, mais leur semble une sorte de magie étrangère, créatrice de soudaine puissance.

Vers un nouvel humanisme

Un nouvel humanisme doit s'élaborer, qui trouve un équilibre entre la science et la culture, entre la science et la technique et, à l'intérieur même de la science, entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme.

Au moment où l'emprise de l'homme sur les choses s'étend de plus en plus vers les horizons naguère encore insoupçonnés de l'atome ou des astres, il importe que l'homme resserre son appréhension et son contrôle de lui-même. Non seulement parce qu'il est la mesure de toutes choses, mais bien plus encore parce qu'il est le principe de toutes les options de son histoire et la fin et l'œuvre de tous ses efforts.

L'homme n'existe que rassemblé dans une conception totale qui lui donne un sens.

Il n'est pas, à l'heure actuelle, de tâche plus importante que de pourvoir l'homme moderne d'un sens nouveau embrassant la totalité de ses horizons divers. Je pense que c'est dans les universités qu'une telle synthèse humaniste peut le mieux s'élaborer avec toute la liberté et toute la rigueur de pensée nécessaire.

Cracovie, 31 janvier 1964, Allocution à l'Université Jagellone de Cracovie (Pologne).

► nous lui connaissons et où nous l'aimons, avec ses trésors d'humanisme hérités d'anciennes traditions.

Je ne doute pas qu'une fois de plus l'Université saura se renouveler face aux nécessités d'un monde en révolution et accomplir les mutations nécessaires pour établir désormais le recrutement et la formation de l'excellence intellectuelle sur la base de la justice sociale la plus large.

Tokyo, 31 août 1965, Ouverture de la 4^e Conférence de l'Association internationale des Universités.

Les impératifs de la culture

Toute lutte pour la liberté implique et comporte comme une détermination fondamentale, une reprise de conscience de la personnalité culturelle de la nation. C'est pour cette raison que les premières démarches de l'indépendance consistent à résumer la culture nationale qui avait été aliénée et à créer pour cette culture les conditions d'une vie nouvelle, désormais maîtresse de son devenir.

Alger, 12 novembre 1963, lors de la cérémonie où René Maheu reçut le grade de docteur honoris causa de l'Université d'Alger.



Poursuivant une vaste campagne internationale lancée il y a une dizaine d'années pour la sauvegarde de Venise, l'Unesco a organisé dans cette ville, en septembre dernier, une Semaine mondiale. De grands artistes (musiciens, comédiens, danseurs, etc.) venus de différentes parties du monde ont donné à cette manifestation un éclat digne de la prestigieuse Cité des Doges. A gauche, détail des célèbres chevaux de la basilique Saint-Marc à Venise.

vie particulier, traduit aussi les aspirations, les croyances et les goûts des hommes qui l'ont bâti.

Paris, Unesco, 2 juin 1964, Ouverture de la Campagne internationale pour la préservation du patrimoine culturel.

Vocation humaniste de l'Unesco

L'Unesco, on l'a dit maintes fois, mais on ne doit pas se lasser de le répéter, est une organisation à vocation humaniste. Toutes ses entreprises impliquent une certaine conception de l'homme qu'elles s'efforcent de promouvoir et de réaliser progressivement sur un plan universel. Dans ses divers travaux, si techniques et si spécialisés qu'ils soient, il y a toujours une intention, un sens, une dimension qui font intervenir la totalité de l'homme qui est en chacun de nous et l'unité de l'humanité qui est en nous tous.

L'Unesco est donc par nature vouée à l'esprit de synthèse et il importe de faire en sorte qu'aucune tentation d'érudition, aucun impératif d'efficacité ne l'entraînent si avant dans la spécialisation qu'elle oublie cette vocation qui se confond avec sa mission éthique.

Paris, Unesco, 13 décembre 1965, Ouverture du Colloque « Science et Synthèse ».

Un seul dogme : justice et liberté

L'Unesco est fondée sur la croyance qu'en définitive c'est la liberté de l'homme qui décide de l'Histoire, qui choisit notamment entre la paix et la guerre — « les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes » — et que, par suite, il n'y a de paix véritable que par l'adhésion de l'esprit à un ordre que l'esprit respecte.

Quel est cet ordre ? C'est celui de la dignité de l'homme qui s'exprime en se spécifiant dans les divers droits de l'homme et dont le règne a nom justice dans la société et amour, ou du moins tolérance, dans les cœurs.

Voilà pourquoi les fondateurs de l'Unesco ont affirmé que « c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ».

Et si ce contenu de civilisation n'apparaît pas à ceux qui perçoivent surtout de la science ses conséquences technologiques les plus pratiques, c'est fondamentalement parce que l'enseignement des sciences néglige l'essentiel, qui est l'esprit scientifique et sa méthodologie.

Genève, 8 février 1963, Intervention à la Conférence des Nations Unies sur l'application de la science et de la technique.

Une notion nouvelle : le patrimoine culturel universel

La notion d'un patrimoine culturel universel, considéré comme le bien commun de l'humanité et devant par conséquent être préservé dans l'intérêt de la communauté internationale, est caractéristique de notre époque. Elle diffère singulièrement de la conception purement nationale, pour ne pas dire nationaliste, de la culture, qui s'est souvent traduite dans le passé par l'incompréhension, voire le mépris, à l'égard des civilisations étrangères...

... Les œuvres que l'on désigne actuellement sous le terme général de monuments offrent une très grande variété d'aspect et de caractère, mais toutes ont ceci de commun, qu'elles font partie intégrante du milieu que l'homme s'est créé pour vivre et qu'il a conçu en tenant compte à la fois des valeurs spirituelles et des nécessités matérielles de son existence.

Sous leurs apparences de décor, les monuments expriment ainsi le plus élémentaire et le plus significatif de l'être de l'homme, à savoir son historicité. Ils sont cette historicité pétrifiée. Qu'il s'agisse d'humbles vestiges d'habitats préhistoriques, ou de palais fastueux des grands âges classiques, de temples consacrés à des religions aujourd'hui abandonnées ou de lieux de cultes attirant toujours les foules des fidèles, d'édifices complexes dus au talent raffiné de grands artistes ou de constructions modestes, fruits sans prétention d'une architecture traditionnelle et artisanale, chaque monument, tout en étant le témoin d'un mode de

Photo © Fulvio Roiter, Venise

► L'éducation, la science et la culture sont les grandes disciplines formatrices et inspiratrices de l'esprit, et la mission de l'Unesco, son ultime raison d'être, sont de les utiliser, je dis bien les utiliser, pour établir au plus profond de la conscience des individus et des peuples ces dispositions de justice et de tolérance dont je parlais tout à l'heure et qui, en dernière analyse, décident de la liberté ou de la servitude, de la vie ou de la mort.

Genève, 7 juillet 1966. Pour le 20^e anniversaire de l'Unesco, devant le Conseil Economique et Social des Nations Unies.

Droits de l'homme, justice et paix

Ce sont les Droits de l'homme, tels que définis dans la Déclaration universelle de 1948, qui inspirent l'action entière de l'Unesco et lui donnent son sens : son œuvre normative, son aide au développement, ses travaux de promotion intellectuelle, tous ses efforts tendent à favoriser l'avènement d'une civilisation de l'universel.

La paix même n'a pour elle de valeur et à proprement parler de réalité que fondée sur la justice, laquelle n'est rien d'autre que les droits de l'homme en acte.

La paix pour l'Unesco n'est pas l'illusoire sécurité ou la stabilité passagère d'une puissance dominante ou même d'un équilibre de forces, que s'acharne à poursuivre une course aux armements aussi vaine qu'épuisante. C'est la justice reconnue, et l'on sait bien qu'on n'y atteindra que par des changements radicaux dans la structure des sociétés et l'organisation du monde. Dans la perspective de l'Unesco, exclusive de statisme, la cause de la paix et celle du progrès se rejoignent.

Civilisation de l'universel

... Par-delà l'efficacité relative de ses œuvres, le plus grand résultat de l'Unesco, c'est d'avoir fourni l'occasion à l'humanité présente, plus sans doute que toute autre organisation, de manifester, par-delà la diversité des cultures, des intérêts et des régimes, l'universalité au moins potentielle de son assertion de l'homme comme communauté de nature et d'idéal. Et par là elle est en train de devenir paradoxalement une force, dont les réalistes politiques devront tenir compte.

« Au service de l'esprit dans l'histoire », 5^e partie de « Dans l'esprit des hommes », ouvrage publié pour le 25^e anniversaire de l'Unesco, Unesco, 1972.

La vocation de la fraternité humaine

La coopération internationale est à la fois une nécessité et un idéal.

C'est une nécessité de la civilisation moderne parce que les possibilités et les problèmes de développement que cette civilisation fait apparaître, ne peuvent être, les premières exploitées, les seconds résolus qu'en organisant



Photo D. Lajoux - Unesco

CONTRE LE RACISME ET L'APARTEID. Depuis un quart de siècle, l'Unesco lutte contre les injustices et les iniquités que représentent dans le monde le racisme et la politique d'apartheid. « Nous aurons à lutter pendant de longues années encore, déclarait René Maheu à l'Unesco, en 1963, pour que l'enseignement à tous les degrés et dans toutes les disciplines puisse délivrer les générations qui vont nous succéder de l'action déformante des stéréotypes et des préjugés. »

la communication des connaissances, la confrontation des idées, la mobilisation des ressources et la conjonction des efforts dans des ensembles de plus en plus étendus et complexes qui dépassent désormais les frontières des nations, fussent-elles les plus vastes et les plus puissantes.

C'est aussi un idéal — et par là je ne veux pas dire un rêve de l'imagination, mais une exigence de la conscience — parce que les hommes se sentent, moralement aussi bien que matériellement, de plus en plus solidaires les uns des autres.

Chacun comprend de mieux en mieux qu'il ne peut être pleinement heureux si d'autres sont dans la misère ou dans la servitude, qu'il ne peut être vraiment en paix avec lui-même si d'autres se font la guerre, bref qu'il ne peut être tout à fait un homme si l'injustice et le malheur empêchent les autres hommes de l'être, tous comme lui et avec lui.

Je dis bien tous : dès l'instant que nous acceptons, dans nos pensées ou dans nos actions, que certains soient rejetés de l'universelle humanité, c'est d'une partie de notre propre humanité personnelle que nous nous privons.

Telle est la double justification de la coopération internationale que les institutions comme l'Unesco ont pour but de servir et à laquelle je vous invite à vous dédier dès maintenant, avec toute la générosité de votre âge.

Car, bien que la coopération internationale, pour être efficace, exige une organisation et une technique solides, elle ne saurait être réalisée par ces seuls moyens. Elle requiert, plus en-

core, une certaine ouverture d'esprit, un certain élan du cœur, bref une disponibilité, voire une vocation de l'être tout entier : la vocation de la fraternité humaine.

C'est à cette vocation que je vous appelle, vous, les jeunes, qui êtes notre promesse.

Entendez-moi bien. Il ne s'agit pas de vous détourner vers d'autres tâches que celles auxquelles vous vous destinez dans le cadre de votre famille, de votre métier, de votre pays. Il s'agit que vous apportiez à l'exécution de ces tâches la claire conscience que vous appartenez aussi à une autre famille, une autre entreprise, une autre communauté, plus large et plus profonde, qui est l'humanité.

Il s'agit, par suite, que vous compreniez que le sens et la valeur de votre vie ne s'arrêtent pas aux horizons immédiats de votre sort, mais que vous faites partie d'une grandiose aventure commune à l'humanité entière, dont l'accomplissement nécessite l'entente et l'effort de tous.

Il s'agit, enfin, que vous sachiez reconnaître en chaque homme que vous rencontrerez votre frère, c'est-à-dire votre égal en dignité, votre semblable en besoins et en espérances, quels que soient sa race, son pays et sa langue, sa condition sociale et ses croyances.

Vous grandissez au milieu des prodiges. Votre génération atteindra les astres. Mais c'est l'Homme que je vous souhaitez, avant toutes choses, d'atteindre, de respecter et de cultiver, en vous et chez autrui.

Message de Nouvel An à la jeunesse du monde entier, 31 décembre 1964.

Les textes cités sont extraits d'allocutions et d'études de René Maheu regroupés sous le titre La Civilisation de l'Universel, 1966, éditions Laffont, Paris et Gonthier, Genève.

UN CENTRE CULTUREL INTERNATIONAL AUX PORTES DE LA BOURGOGNE

par Philippe Ouannès

EN janvier 1975, les habitants d'Avallon, ville située à la lisière du parc régional du Morvan, cette porte de la Bourgogne française, virent arriver divers engins de terrassements qui se mirent à araser le sommet d'une petite colline proche du centre de la ville.

Quelques mois plus tard, intrigués, ils voyaient se profiler une drôle de construction à l'architecture futuriste où les toits servaient aussi d'auvents et où les portes s'encastrent dans les toits.

Il s'agissait du Centre international de documentation et d'animation culturelle (CIDAC) qui ouvrit ses portes en juin 1975. Il adopta presque aussitôt son rythme de croisière en organisant successivement une exposition de « Cent dessins d'enfants japonais », une exposition philatélique Unesco et en accueillant dès octobre l'Art de l'Océanie, exposition itinérante mise sur pied et organisée par l'Unesco.

Toutefois, ces manifestations ne représentaient qu'une partie des nombreuses activités entreprises par le Centre.

PHILIPPE OUANNES, iranien, appartient à la rédaction française du *Courier de l'Unesco*



Photo © Jacques Verroust, Paris



Photo Dominique Roger - Unesco

Le Centre international de documentation et d'animation culturelle est d'une architecture résolument moderne. Des cloisons mobiles permettent d'adapter l'espace des différentes salles aux besoins du Centre : expositions, colloques, réunions, etc.

Le quartier d'Avallon qui va de la tour de l'Horloge à la place Saint-Lazare (ci-dessus) est l'un des plus anciens de la petite ville bourguignonne. Cette maison, à l'angle de la place, date du 15^e siècle.

► La création du CIDAC répondait, en effet, aux préoccupations variées et complémentaires de ses promoteurs : la Commission nationale française pour l'Unesco, les autorités municipales d'Avallon et les responsables d'une association culturelle régionale à vocation internationale, l'Association culturelle de l'Avallonnais.

Ces préoccupations étaient de deux ordres, d'abord, l'information du public en France sur les idéaux et le programme de l'Unesco, ainsi que sur les activités des institutions appartenant au système des Nations unies, et ensuite, l'organisation de réunions, colloques, de manifestations diverses matérialisant ces idéaux et permettant à Avallon de jouer pleinement son rôle de ville d'accueil et de lieu de rencontre.

Mais il y avait aussi une autre exigence : créer ailleurs que dans une très grande ville, ou une capitale, un centre de documentation et de vie culturelle internationale et rapprocher ainsi l'information de ceux à qui elle est destinée. Et c'est en cela que la création du CIDAC est exemplaire : cette entreprise de décentralisation a été couronnée de succès.

La « drôle de construction » allait devenir le foyer d'une intense activité recevant près de 10 000 personnes entre juin 1975, début de son fonctionnement, et juin 1976. Groupes scolaires, associations culturelles ou simples visiteurs de passage ont ainsi pu assister à diverses manifestations telles qu'expositions (par exemple, l'Art de l'Afrique, accompagnée de projections de films), montages audiovisuels (par exemple, celui réalisé à l'occasion de l'Année internationale de la Femme et grâce à du matériel fourni par l'Unesco), etc.

Pôle d'attraction régional, le Centre est aussi devenu un lieu privilégié de rencontre. De nombreuses réunions de travail, d'information ou d'accueil s'y sont déroulées. Des stages d'études et de formation y sont organisés sur l'aménagement intégré du milieu naturel, à l'intention de spécialistes venus de l'Algérie, du Bénin, du Brésil, du Canada, de Côte-d'Ivoire, du Japon, du Laos, du Liban, de Madagascar et du Venezuela.

En mars 1976, le Centre a reçu, à

l'invitation de la Commission nationale française pour l'Unesco, les Secrétaires généraux et les représentants des Commissions nationales pour l'Unesco de l'Algérie, de la République Centrafricaine, de la République arabe d'Egypte, de l'Iran, du Liban, du Maroc, du Nigéria, de la Suisse, du Tchad, de la Tunisie et du Zaïre.

Au cours d'une des séances de travail, les Secrétaires généraux étudièrent notamment le rôle des Commissions nationales dans le domaine de l'information, et des liaisons entre elles d'une part, entre elles et l'Unesco d'autre part.

En effet, une des responsabilités essentielles de ces Commissions est de faire connaître les projets Unesco et de les insérer davantage dans le contexte culturel de chacun des pays membres de l'Organisation. C'est aussi l'un des buts du CIDAC. Et comme le soulignait M. Yves Brunsvick, Secrétaire général de la Commission nationale française, « il faut puiser dans le réservoir d'idées que constitue l'Unesco pour ensuite les lancer et les répandre par le truchement de ces mêmes Commissions nationales ».

En outre, le Centre assure des visites et des sessions d'études à l'intention des personnalités étrangères venues en France dans le cadre de l'Unesco. Grâce à la coopération et à l'hospitalité des divers secteurs de la société locale et de la municipalité, tous ces hôtes ont pu découvrir les réalités et les charmes d'une ville française de quelque 10 000 habitants au riche passé historique et artistique, située dans l'une des plus belles régions de France.

Un souci particulier d'urbanisme a d'ailleurs présidé au choix du site et d'une construction de faible hauteur. En effet, à quelques centaines de mètres de là, à vol d'oiseau, la Tour de l'Horloge, un des plus anciens monuments de la ville, se prolonge par les Terreaux, esplanade en terrasse qui ouvre sur la ville et ses environs, ces splendides vallons bourguignons baignés d'une lumière d'une intensité particulière.

Le Centre est construit dans un repli de terrain et il a été orienté de telle façon qu'il ne dissimule en rien

ni ne gêne la vue que l'on a du paysage alentour, où les blés d'or se juxtaposent « aux gras et verts pâturages où paissent, comme endormis, de plantureux troupeaux blancs », où des bois touffus enserrant les toits aux tuiles bourguignonnes ocres, les flèches de tours ou de poivrières couvertes d'ardoises sombres.

Le Centre remplit donc plusieurs fonctions tant sur le plan national qu'international. Il fallait que le bâtiment remplisse aussi plusieurs fonctions et puisse disposer de salles aux dimensions différentes selon les besoins : salles d'expositions et de projection, salles de travail ou de réunions, espace destiné au classement et au stockage du matériel de documentation, de reproduction, d'information ainsi que du matériel audio-visuel (bandes magnétiques, films, diapositives, etc.).

Car en plus des documents Unesco, le CIDAC diffuse aussi les productions des Nations Unies et de ses principales institutions spécialisées dont l'Organisation Mondiale de la Santé, le Bureau international du Travail et de l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture.

Deux chiffres seulement pour illustrer cette intense circulation de l'information dans tous les domaines où s'exerce l'action des Organisations internationales. En 1968, plus de 7 500 documents relatifs aux Nations Unies ont été diffusés (revues, brochures, matériel audio-visuel, etc.). En 1975, près de 75 000. Une telle progression parle d'elle-même et se passe de tout commentaire. Qu'il nous soit permis toutefois d'en faire un : la revue de documentation la plus recherchée et la plus demandée par les correspondants du CIDAC est... le *Courrier de l'Unesco*.

Enfin, le Centre joue sur le plan local un rôle de foyer d'animation culturelle permanente. L'utilisation sur place du matériel audio-visuel, ainsi que les échanges et les contacts, permettent une action continue et unique en faveur de la compréhension de la coopération internationale.

Pour reprendre une expression qui est née à Avallon même, « L'Unesco dans la cité », est une réalité bien vivante.

Philippe Ouannès



Photo © Jacques Verroust, Paris

La Tour du Chapitre, sur les anciens remparts d'Avallon fait face aux collines boisées qui entourent cette partie de la ville.

Nos lecteurs nous écrivent

PRESTIGE DES CELTES

Puis-je vous féliciter pour votre numéro de décembre 1975 consacré aux Celtes, le plus beau numéro de votre revue qu'il m'ait été donné de voir. C'est une source de renseignements étonnamment riche pour qui veut découvrir l'héritage celtique.

Brendan Parsons
Programme des Nations Unies
pour le développement
Ramna, Dacca
Bangladesh

VOYAGE A TRAVERS LE CERVEAU

Permettez-moi de vous dire haut et fort que le numéro du *Courrier de l'Unesco* consacré aux recherches sur le cerveau (janvier 1976) était magnifique. J'en ai d'ailleurs entendu les éloges dans la bouche de neurologues, psychologues, psychiatres et simples éducateurs comme moi-même. Il s'agit là certainement de l'un des meilleurs exemples de « vulgarisation » scientifique jamais publié. Dans ce numéro, vous vous êtes réellement surpassés.

H.W.S. Phillip
Professeur en éducation
Macquarie University
Nouvelle-Galles du Sud.
Australie

L'ETHIQUE ET LES RECHERCHES SUR LE CERVEAU

Le numéro du *Courrier de l'Unesco* consacré aux recherches sur le cerveau (janvier 1976) m'a fasciné dans la mesure même où il ne m'a pas effrayé. Notre siècle a déjà connu des chimistes à qui l'on « doit » la découverte des gaz toxiques les plus terribles ; des physiciens qui n'ont pas pu en empêcher d'autres d'utiliser leurs découvertes pour produire des bombes nucléaires ; des experts en génétique qui ont l'ambition de décider eux-mêmes des traits héréditaires défectueux qu'ils veulent corriger. Et maintenant neurophysiologues, psychiatres, chercheurs en neurologie, biologistes et autres, nous parlent des recherches parfaitement libres que, froidement et impartialement, ils poursuivent. Rats, oiseaux, dauphins, taureaux, chèvres, singes, etc., ne sont pas leurs seuls sujets mais encore des bébés prématurés et des patients souffrant de paranoïa et autres troubles du comportement. Ils les traitent avec des médicaments, des injections, des électrochocs, des sondes crâniennes, des transmissions radio sur le cerveau et en provenance de celui-ci, des évaluations à l'aide d'ordinateurs, etc.

Et tout ceci, bien entendu, pour la plus grande gloire de la science (ou des scientifiques ?), dans le seul intérêt des patients et pour le bénéfice d'animaux et d'êtres humains. (A propos, qui nous a donc investis, nous humains, du droit d'implanter des électrodes dans le crâne d'un gibbon ?)

Le professeur J.M.R. Delgado, d'Espagne (auteur de l'un de vos articles) se distingue par sa « froide mentalité de chercheur » et par l'absence totale

de craintes face aux conséquences, quelles qu'elles soient, de ses recherches.

Il est triste de penser qu'un nombre incalculable de personnes doivent souffrir des résultats de ces recherches. Ces personnes sont systématiquement maltraitées, torturées et abusées au nom de la recherche. Comment peut-on faire confiance à des scientifiques comme ces chercheurs qui, étudiant le cerveau humain, négligent de consacrer un seul paragraphe aux considérations éthiques ou sociales de leurs travaux ?

Ingo Knap
Wettingen, Suisse

N.D.L.R. — Le professeur José M.R. Delgado, Madrid, Espagne, nous a envoyé la réponse suivante :

« Les questions éthiques en matière de recherches sur le cerveau sont de première importance et la plupart des chercheurs en sont fort conscients. Dans mon propre ouvrage (*Physical Control of the Mind: Toward a Psychocivilized Society*, Harper and Row, ed., 1972) un chapitre entier (N° 21) est consacré à des « Considérations éthiques » et deux autres traitent de sujets connexes : « Dépendance sociale et liberté individuelle (N° 24) et « Causalité naturelle et planification intelligente dans le comportement humain » (N° 25). Les écrits traitant de la conscience éthique des chercheurs en neurologie sont nombreux (voir la bibliographie dans *Experimentation with Human Beings*, par J. Katz, New York, 1972).

Il est bien connu que les résultats obtenus grâce aux développements récents des recherches neurologiques ont permis d'opérer et de sauver des milliers de patients souffrant soit de tumeurs au cerveau soit d'autres troubles. Les découvertes réalisées dans le domaine nouveau de la neuropharmacologie ont permis de soulager des centaines de milliers de malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques et de les réinsérer dans la vie en société.

La science ne doit pas être rendue coupable de la mauvaise utilisation du savoir.

L'application destructive qui a été faite de l'énergie atomique démontre la non-adaptation fonctionnelle du cerveau humain. Celui-ci n'a pas encore appris à résoudre raisonnablement des conflits de comportement.

Au lieu de recourir à une phraséologie émotionnelle pour critiquer les recherches entreprises sur le cerveau, il serait préférable de présenter les faits et de proposer des solutions intelligentes aux problèmes que l'humanité affronte, problèmes qui préoccupent grandement les chercheurs en neurophysiologie. »

QUESTIONS A PROPOS DES SEISMES

Votre numéro de mai sur les séismes ne signale pas que les explosions nucléaires souterraines pourraient en être une cause artificielle, alors que la presse l'a signalé à l'occasion de la récente catastrophe du Guatemala.

Michel Zillier
Liverdun, France

C'est avec un grand intérêt que j'ai lu le numéro de mai 1976 du *Courrier de l'Unesco*, « Quand la terre tremble ». Je relève à la page 23, dans « Séismes provoqués par l'homme », que la construction de barrages et autres ouvrages d'art a accidentellement provoqué des tremblements de terre. La question est alors la suivante : les explosions atomiques souterraines ne sont-elles pas à l'origine de certains séismes ? N'est-il pas étrange qu'après l'explosion d'une bombe atomique dans le Nevada, il y a eu un important tremblement de terre au Guatemala et un peu plus tard un autre qui a secoué tout le Frioul en Italie ? La croûte terrestre est certainement ébranlée par de telles explosions.

Dora Timm
Minugio, Suisse

N.D.L.R. — Le responsable à l'Unesco du programme de géophysique pour la prévention des catastrophes naturelles, E. M. Fournier d'Albe, répond à ces deux lettres :

« Des explosions nucléaires souterraines ont été plusieurs fois suivies de légers tremblements de terre dans les parages des lieux de l'explosion. Une activité sismique de cette origine se limite à une zone qui s'étend jusqu'à 100 ou 200 km du site de l'explosion et les tremblements de terre suivant ces explosions ont une magnitude (énergie) plus faible que l'explosion elle-même. Hors ces constatations rien ne permet d'affirmer que les explosions nucléaires souterraines provoquent des séismes destructeurs et à longue distance.

ERREUR N'EST PAS COMPTE

Dans votre numéro de juillet (consacré aux Etats-Unis et à la première révolution anticolonialiste), je trouve une erreur en page 22.

La Nouvelle-Angleterre comprenait quatre (et non six) des colonies anglaises : New Hampshire, Massachusetts Bay (actuellement Massachusetts), Rhode Island, Connecticut.

Le Vermont, coupé du New Hampshire, est devenu le 14^e Etat en 1791, le Maine, coupé du Massachusetts, est devenu le 23^e Etat en 1820.

Charles Colvin
Lorgues, France

L'ELECTRONIQUE A 13 ANS

Il n'y a pas tellement longtemps que je lis le *Courrier de l'Unesco*, mais je tiens à vous dire que je juge la lecture très passionnante : « Au microbe, la science reconnaissante », « 30 ans après la Seconde guerre mondiale » et « Voyage à travers le cerveau » m'ont particulièrement intéressés. Je vous félicite de ces numéros. Mais je voudrais également vous demander s'il ne serait pas possible de consacrer un ou plusieurs articles à l'électronique, sujet qui me fascine et qui me paraît pouvoir intéresser tout le monde.

Dirk Sommerlinck
13 ans
Hemiksem, Belgique

LECTURES

■ **L'Amérique**
photographiée par Ernest Haas
Ed. Edita - Denoël
Paris 1975. Prix : 140 F

■ **Utilisations et promesses de l'énergie solaire**
Par J.R. Vaillant
Ed. Eyrolles. Paris 1976
Prix : 154 F relié

■ **Le Chauffe-eau solaire**
par Thierry Cabrol, Albert Péliou et Daniel Roux
Coll. « Technologies douces »
Edisud. Aix-en-Provence 1976
159 pages

■ **Le système graphique du français**
par René Thimonier
Ed. Plon. Paris 1976
Prix : 28 F

■ **Les sciences de l'éducation**
par Gaston Mialaret
Coll. « Que sais-je ? »
Presses Universitaires de France. Paris 1976
Prix : 6,90 F

■ **Annuaire du tiers monde (1975) droit et politique**
Comité de rédaction animé par le professeur Gonidec
Ed. Berger-Levrault
Paris 1976. Prix : 193 F

■ **Gruas. Des Albanaises**
par Annick Miské
Ed. Des Femmes. Paris 1976
Prix : 23 F

■ **Histoire des Etats-Unis. Des origines à la fin de la guerre civile**
par Robert Lacour-Gayet
Ed. Fayard. Paris 1976
Prix : 65 F

Pour tous les livres ci-dessus s'adresser à son libraire habituel. Ne pas passer commande à l'Unesco.

PUBLICATIONS UNESCO

■ **Programme expérimental mondial d'alphabétisation. Evaluation critique**
Les Presses de l'Unesco.
Paris 1976. 236 pages
Prix : 24 F

■ **A propos de la qualité de la vie**
par Georges Fradier
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 66 pages

■ **Formation postuniversitaire des enseignants : une expérience nouvelle au Nigéria**
par H.W.R. Hawes et A.O. Ozigi
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 60 pages
Prix : 6 F

■ **Enseignement et langue maternelle en Afrique occidentale**
Sous la direction de Ayo Bamgbose
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 137 pages
Prix : 25 F

LATITUDES ET LONGITUDES

Quand la pollution se « fait tirer le portrait »

En Israël, l'Institut de technologie a mis au point une méthode de télédétection des polluants de l'eau. Il s'agit d'une interprétation de photos aériennes basée sur la relation mesurable existant entre la couleur impressionnée sur le film et la qualité de l'eau photographiée. La méthode a déjà fait ses preuves pour étudier la pollution d'une rivière qui se jette dans la baie de Haïfa, à son tour polluée.

Un film documentaire sur l'Unesco

« Le monde de l'Unesco », film en couleurs de 30 minutes (16 mm) montre l'Unesco à l'œuvre en diverses régions du monde. Restauration des temples de Boroboudour en Indonésie, enseignement télévisé dans un village de la Côte d'Ivoire, études océanographiques au large des côtes du Mexique, sauvegarde de l'environnement au Népal, telles sont quelques-unes des activités de l'Unesco que donne à voir ce film tourné dans neuf pays. Pour tous renseignements, s'adresser à la Division de la Presse et de l'Information audio-visuelle, Unesco, Place de Fontenoy, 75700 Paris.

Le désert, nouvel envahisseur

C'est probablement à Nairobi, au Kenya, que se tiendra à l'automne 1977 la Conférence des Nations Unies sur la désertification. En 1974, l'Assemblée générale des Nations Unies avait demandé que l'on cherche à mettre un terme à la désertification des terres arables en faisant appel à la coopération internationale. Un neuvième de la surface de la Terre subit en effet cette « marche des déserts ». L'Unesco pour sa part prépare des cartes mondiales indiquant les zones vulnérables à la désertification, en collaboration avec la FAO et l'OMM.

Offensive de la malaria en Inde

Considérablement réduite il y a quelques années à la suite des campagnes d'éradication, la malaria réapparaît en Inde. (En 1947, 75 millions de cas de malaria avaient été dénombrés, avec 1 million de morts). En 1975-76, on a signalé près de 2 millions et demi de cas pour une population de 600 millions de personnes, et une nouvelle campagne de lutte contre le fléau est entreprise. Selon les spécialistes, il faudrait 75 millions de dollars par an pour parvenir peu à peu à éliminer la maladie.

Autre énigme urbaine dans la vallée de l'Indus

On a mis au jour à Banawali, dans le nord de l'Etat de Haryana (Inde) une cité qui n'est pas sans analogie avec Mohenjodaro, l'un des plus étonnants vestiges de la très ancienne civilisation

de la Vallée de l'Indus : le plan en damiers de cette ville rappelle en effet celui de Mohenjodaro. Les fouilles ont livré divers objets : poterie, silex, briques d'argile cuite, bracelets en céramique, typiques de la civilisation de la Vallée de l'Indus il y a environ 5000 ans. Rappelons que l'Unesco a lancé une campagne internationale pour la sauvegarde de Mohenjodaro. Une médaille commémorative (or, argent et bronze) est en vente au Service philatélique de l'Unesco, Place de Fontenoy, à Paris ; les sommes recueillies iront au fonds de sauvegarde de Mohenjodaro.

Les logis des hommes

« Habitat » une nouvelle série Unesco de 48 diapositives couleurs illustre à la fois la beauté et l'agrément fonctionnel des constructions traditionnelles dans le monde entier. D'une riche diversité ces édifices ne sont pas dus à des architectes, mais aux gens qui les habitent. Pour obtenir la série « Habitat » (40 francs), s'adresser au Service photographique de l'Unesco, Place de Fontenoy, 75700 Paris.

« Opération Tigre »

L'Union soviétique a entrepris un recensement de ses tigres, à commencer par les tigres de l'Oussouri représentant l'une des espèces les plus nombreuses, qui vit dans les régions extrême-orientales. Il y a également des tigres dans les régions méridionales de la Turkménie, le long du fleuve Amou Daria, et en Transcaucasie. Ce recensement s'inscrit dans « l'Opération Tigre » enquête internationale menée sous l'égide de l'Union internationale pour la Conservation de la nature et des ressources naturelles ; elle vise à établir les chances actuelles de survie de ce grand fauve.

En bref...

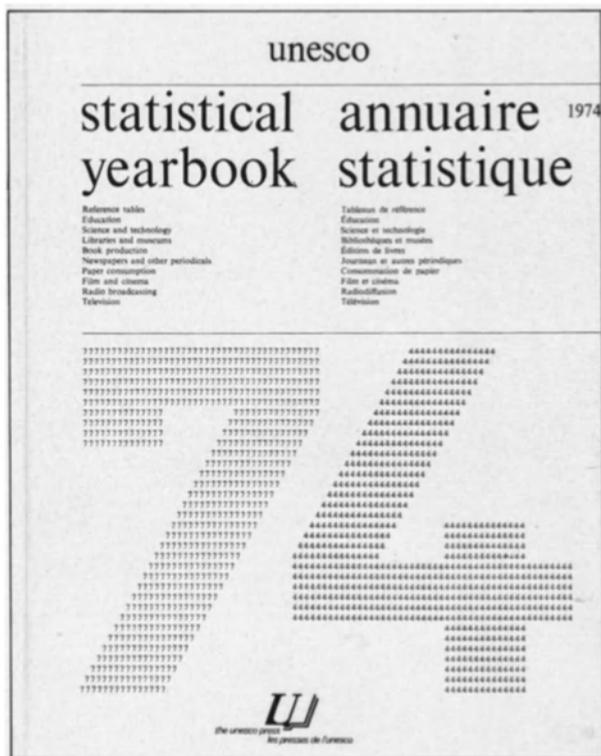
■ **Surinam est devenu le 137^e Etat membre de l'Unesco (16 juillet 1976).**

■ **Six pour cent des adultes vivant en Angleterre sont analphabètes, soit 2 millions de personnes. La BBC (British Broadcasting Corporation) a commencé à leur intention des programmes télévisés dominicaux qui les aideront à acquérir des connaissances de base.**

■ **L'assemblée médicale mondiale, qui se réunit cette année à Sao Paulo (Brésil) du 24 au 30 octobre, apportera une attention spéciale à la pollution de l'environnement.**

■ **Les 9 et 10 octobre, la Société genevoise des amateurs de minéraux organise sa 7^e Bourse internationale aux minéraux.**

Vient de paraître



Prix : 180 F français

La nouvelle édition de l'*Annuaire statistique de l'Unesco-1974* contient d'innombrables renseignements recueillis dans le monde entier (plus de 200 pays et territoires) concernant notamment :

- La population
- La science et la technologie
- L'édition de livres
- Les journaux et autres périodiques
- Les bibliothèques et les musées
- La consommation de papier
- La télévision et la radiodiffusion
- Le cinéma
- Les dépenses consacrées à la culture
- L'éducation

Un volume bilingue (français-anglais) de 894 pages, relié, préparé avec la coopération des Commissions nationales pour l'Unesco et des services nationaux de statistique, et avec le concours du Bureau de statistique et de la Division de la population des Nations-Unies.

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botmeve Naim Frasher, Tirana. — **ALGERIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali-Haddad, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — **REP. FED. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Edition allemande seulement) : 53 Bonn 1, Colmantstrasse 22, C.C.P. Hamburg, 276650. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, D7 Stuttgart 80, Postfach 800830. Autres publications : Verlag Dokumentation, Possenbacher Strasse 2, 8000 München 71 (Prinz Ludwigshöhe). — **REP. DEM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et Co, Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — **BELGIQUE.** Ag. pour les pub. de l'Unesco et pour l'édition française du « Courrier » : Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5, C.C.P. 708-23. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 2100 Dourne-Antwerpen. — **REP. POP. DU BENIN.** Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — **BRESIL.** Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro, GB. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa, KIA OS9. — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **REP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire, B.P. 577, Brazzaville. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, 1165 Copenhague K. — **EGYPTE (REP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire. — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le « Courrier » : DEISA - Distribuidora de Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Ofate, 15, Madrid 20; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Vitrubio 8, Madrid 6; Librería del Consejo

Superior de Investigaciones Científicas, Egipticas, 15, Barcelona. Pour le « Courrier » seulement : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ETATS-UNIS.** Unipub, Box 433, Murray Hill Station, New York, N.Y. 10016. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy 75700 Paris. C.C.P. 12.598-48. — **GRECE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-aux-Princes — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U. 22, Budapest V. A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Kamani Marg, Ballard Estate, Bombay 1; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13, 36a Anna Salai Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001. 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16, Scindia House, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomal N° 300, B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 229 Daneshgah Str., Shah Avenue P.O. Box 14/486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymont Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Book-stores : 35, Allenby Road and 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamar-mora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Inc. C.P.O. Box 1728, Tokyo 100 92. — **LIBAN.** Librairies Antoine, A. Naouf et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabintine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul'Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co., Ltd, 30, Bourbon Street; Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABSA, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México D.F. — **MONACO.** British Library, 30,

boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda caixa Postal, 192 Beira. — **NIGER.** Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey. — **NORVEGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteraturtjeneste Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALEDONIE.** Repex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerier » (Edition néerlandaise seulement) Systemen Koesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, 's-Gravenhage. — **POLOGNE.** ORPAN-Import, Palac Kultury i Nauki, Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie - Przedmiescie N° 7, 00-901 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Romlibri, Str. Biserica Amzei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques Romprefilatelia calea Victoriei nri 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. — **SENEGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie ClairAfrique, B.P. 2005, Dakar; Librairie « Le Sénégal » B.P. 1594, Dakar. — **SUEDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skogstrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm - Postgiro 184692. — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383 Payot, 6, rue Grenus, 1211, Genève 11, C.C.P. 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahrnaci Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, B.P. 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé; Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguayua, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Zalozba Slovenije, Titova C 25, P.O.B. 50, Ljubljana. — **REP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaire pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.

BRANCUSI

un grand artiste roumain
pionnier
de la sculpture moderne

(Voir page 3)

